

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

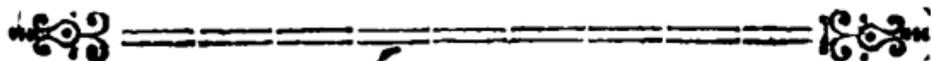
D. E D I É A U R O I,

F E V R I E R 1 7 5 4 .



N E U C H A T E L

D E L ' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



M D C C . L I V





JOURNAL HELVETIQUE,

FEVRIER 1754.



S U I T E

*Des Remarques sur une ODE de Mr.
LE FRANC.*

Vous m'aviez invité, MONSIEUR, à lire les *Poësies Sacrées de Mr. Le Franc*, & à faire une attention particulière à l'Ode qu'il a tirée du Psaume CXXXIX. Je vous ai rendu raison d'une bone partie de cette Ode, & je me suis engagé à continuer. J'en vai encore parcourir quelques Strophes.

Dans la première Partie de ce Psaume, *David* a décrit la Cpnnoissance infinie de Dieu, & en suite sa Présence par tout. Rien de plus pompeux & de plus magnifique que cette Description. Vous avés vû qu'elle n'a rien perdu dans la Traduction de Mr. *Le Franc*. Les Figures Orientales, rendües par cet excellent Poëte, se retrouvent avec tout leur feu & toute leur énergie.

Le Prophète s'excite en suite à louer Dieu, sur les choses admirables qu'il a opérées, & il met dans ce rang sa propre Formation.

Ps. 13. *C'est toi, dit-il à Dieu, qui as formé mes Reins, tu m'as enveloppé dans le Ventre de ma Mère.*

15. *Aucun de mes Os ne t'est inconnu. Tu sais comment j'ai été formé dans un lieu secret.*

16. *Tes Yeux ont vu mon Corps encore informe : C'est sur ton Livre qu'ont été écrits tous les jours de ma Formation, sans qu'il en manque un seul.*

On peut paraphraser ces deux ou trois Versets de cette manière. „ La conformation de mon Corps, qui est ton Ouvrage, „ ô mon Dieu, est quelque chose d'admirable. C'est pour ce sujet que je ferai rétentir tes louanges par tout. Je comprends fort bien qu'il y a là dedans du Miracle. „ Lors que mon Corps a été formé dans le Sein de ma Mère, il n'a point été soustrait à tes yeux, puis que c'est toi même qui en formoit toute les parties. Tes Yeux ont vu cette Masse informe d'où mes Membres ont été tirés, & il a fallu toute ta pénétration pour distinguer chaque partie, qui devoit sortir de cette Matière confuse & informe.

David décrit donc ici, d'une manière extrême-

trêmement vive, la Merveille qui doit nous fraper dans la Formation de l'Homme. Mais gardons nous bien d'y mettre de l'Enthouſiaſme. Ne regardons point ces beaux Mouvements, come une eſpèce de fureur poétique, qui peut l'avoir jetté dans l'hiperbole. Tout y eſt vrai au pié de la lettre. C'eſt ce que je tacherai de prouver dans la ſuite. Mais il faut auparavant écouter la Verſion de *Mr. Le Franc.*

Créateur de tous les Etres ,
 Dans ton Amour paternel ,
 Pour nous former tu pénètres
 L'ombre du ſein maternel.
 Là d'une Main ſage & ſure ,
 Tu deſſine la Structure
 De tous nos Membres divers ;
 Ton Soufle ennoblit la fange ,
 Qui compoſe le mélange
 De mes Os & de mes Chairs.

Chaque jour croit la force
 De leur tiffu merveilleux ;
 La peau qui leur ſert d'écorce
 Se développe autour d'eux.
 Tu vois toutes ces parties
 L'une avec l'autre afforties ,
 Obéir à ton Décret ;
 Et d'un informe aſſemblage ,
 Réſulte à la fin l'Ouvrage
 Dont toi ſeul es le ſecrét.

Ne vous attendés, *Mouſieur,* à aucune

Remarque critique sur ces deux Strophes. Je n'ai qu'à admirer la beauté de la Versification, & la sublimité de cette Poésie, come dans toutes les autres Odes Sacrées de Mr. *Le Franc*.

Il vaut mieux, ce me semble, que j'essaie de développer la pensée de *David*, quand il admire la Formation d'un Enfant dans le sein de sa Mère. Mais je sens que j'ai besoin d'un Guide, pour me conduire dans un sujet où nos lumières sont fort courtes. Heureusement j'en ai trouvé un, que je vai suivre pour ne pas m'égarer.

J'ai entendu tout récemment un Sermon, qui a roulé sur cette matière. J'ai été un peu surpris de ce choix. Le Prédicateur a senti qu'il avoit besoin de faire son Apologie là dessus. Mais si cette matière n'étoit pas bien à sa place dans la Chaire, à cause de certains détails où il faut entrer, elle ne le fera pas mal ici. Vous avés pû remarquer, que quand je vous envoie quelquefois des Extraits de Sermons, je suis fort attentif qu'ils ne soient pas trop sur le ton de Prédicateur. Cette fois j'ai parfaitement mes sûretés à cet égard, puis que, come je vous l'ai dit, ce Sermon a eû besoin d'Apologie.

Le Prédicateur est entré en matière par cette Remarque. On prouve, dit-il, qu'il

y a un Dieu par ses Ouvrages répandus dans la Nature. *David* s'arrête ici à un seul Article, mais bien digne de nous occuper. C'est la manière dont est fait l'Homme, que l'on a toujours regardé come le Chef d'œuvre du Créateur.

L'Homme est un composé admirable de Corps & d'Ame. Ce ne peut être que Dieu qui a créé cette Ame raisonnable, qui nous distingue des Bêtes. Oserions-nous dire que ce sont nos Pères qui en sont les Auteurs? Les Hommes ne sont pas capables de produire un simple brin d'herbe, comment pourroient ils s'attribuer la production des admirables facultés de notre Esprit? Dira-t-on encore que cet Esprit si sublime, si actif dans ses opérations, est une production de la Matière ou du Hazard? Nos connoissances sont trop dignes d'admiration, pour avoir une Cause aveugle.

Mais pour nous arrêter ici, avec le Psalmiste, à cette partie visible, que nous appelons le Corps, nous ne laisserons pas de le trouver quelque chose de merveilleux. Considérons tous les Membres qui le composent, faisons un peu d'attention à leur correspondance mutuelle, & comment ils sont faits précisément pour s'aider, & se soutenir les uns les autres. Chacun d'eux est placé avec si-

métrie. L'Oeil demande sur tout une considération particulière. Cet Oeil qui aperçoit distinctément, & presque tout à la fois, une multitude infinie d'Objets, & cela sans aucune peine, sans aucune fatigue. L'Oreille encore porte en un moment à nôtre Ame une prodigieuse diversité de sons, propres à étendre nos connoissances. Les Organes de la Parole sont aussi disposés, pour articuler un nombre infini de sons, propres à exprimer nos pensées, & à les communiquer aux autres Homes. Le Sang est distribué dans toutes les parties du Corps, par un nombre infini de Veines, come par autant de petits Canaux. Les Nerfs demême conduisent par tout les Esprits, pour communiquer, à tous les Membres du Corps, le sentiment & le mouvement, dont ils ne sauroient se passer.

David voulant conoitre sa véritable origine, a bien senti qu'il ne la pourroit point trouver dans les Causes secondes. Il remonte à cette Main invisible, qui a travaillé avec tant de soin à former son Corps. *Tes mains m'ont fait & agencé*, dit-il, au Psaume CXIX*. & dans le CXXXIX. d'où nous avons tiré nôtre Texte, il dit au vers. 15. *J'ai été façonné come de la Broderie.* C'est proprement le sens de l'Original. Cette Image

est

* CXIX. 73.

est fort belle & fort vive, pour exprimer la formation de son Corps. Il lui paroît être un Ouvrage de broderie; c'est le tissu d'un habile Brodeur. En éfet l'assemblage de Nerfs, de Veines, de Fibres & de toutes les parties du Corps humain, fait un tout qui ressemble assés à une Broderie. Les Veines & les Artères sont come autant de fils, qui entrelacent tout le Corps. L'Image est belle, mais elle ne laissè pas d'être un peu foible. Quand on examine bien la Merveille du Corps humain, on le trouve un Ouvrage plus composé, plus diversifié, & même plus orné que les Broderies les plus fines, que nous estimons le plus.

Le Psalmiste parle ensuite de la protection que Dieu lui a acordée, après sa formation; jusqu'au moment qu'il a vû le jour. *Tu m'as couvert*, dit-il, *tu m'as envelopé au Ventre de ma Mère.* Il veut marquer par là les Soins de la Providence pour lui conserver la Vie, & pour le faire croître, lors qu'il n'étoit encore qu'un Embrion. Il remercie Dieu de ce qu'il l'a garanti de bien des périls auxquels les Enfans sont exposés jusqu'au jour de leur naissance. *Tu m'as couvert assiduellement des ailes de ta Providence*, dit-il à Dieu; *tu m'as come envelopé dans le sein de ma Mère.*

Le Prophète, rempli du sujet principal du Psème, qui est la Conoissance infinie de

l'Être suprême, ne fauroit le quitter. Il en touche encore ici un Article : *Tes yeux m'ont vu*, dit-il, *quand j'étois encore dans un état d'imperfection. Toutes ces choses étoient écrites dans ton Livre.*

Ce Livre de Dieu, ce sont les desseins de la Providence. *David* veut donc dire, que toutes les merveilles dont il vient de parler, l'agencement de ses Os, la distribution de ses Organes, avoient été faites suivant le plan & le dessein que Dieu en avoit tracé dans les idées éternelles de sa Sageffe.

Le Prophète dit donc à Dieu, que sa suprême Intelligence voioit, & qu'elle contemploit cette production admirable du Corps humain, lors même qu'il n'existoit point encore. De même que le Peintre conoit parfaitement les traits qu'il a dessein de former dans son Tableau, avant même qu'il ait encore rien craioné, ou come le Brodeur a dans l'Imagination le dessein d'un bel Ouvrage qu'il médite, & qu'il le voit distinctément, quoi qu'il n'ait point encore mis la main à l'œuvre.

La considération de cet Ouvrage merveilleux excite dans l'esprit du Psalmiste, des mouvemens d'admiration & de reconnaissance. *Je te célébrerai*, dit-il, à Dieu. *Je suis saisi d'admiration à la vûe de tes Faits*
ref-

respectables. Que tes Oeuvres sont merveilleuses ! Mon Ame est toute pénétrée de leur grandeur !

L'Homme est véritablement un Ouvrage qu'on ne fauroit assez admirer. Pour le produire, il a falu doner à une Matière informe un très grand nombre d'organes diférens, afin de faciliter à l'Ame ses opérations. Il a falu, par manière de dire, vivifier & animer un peu de boüe, & lui faire prendre une infinité de formes diférentes. Pour lui doner peu à peu la figure humaine, il a falu lui préparer une demeure convenable, & trouver le moien de l'y faire vivre, sans respirer, préserver cette petite Machine délicate, de mille accidens auxquels l'Enfant est exposé, avant que de jouir de la lumière du jour. Il étoit nécessaire de le garantir des dangers qui lui sont comuns avec sa Mère, & de ceux qui le menacent seul. Il y a des dangers auxquels un Enfant est exposé, par la conduite indiscrete d'une Mère, & par les infirmités qu'elle a dans le tems de sa grossesse. Enfin il a falu le tirer de cette prison, pour le mettre au jour ; sage critique qui ne peut être regardé que come un pas dangereux. Nous risquons toujours beaucoup dans le tems même de nôtre Naissance.

Avant que d'aller plus avant, arrêtons nous un moment à considérer cette admirable union du Corps & de l'Âme dans l'Espèce humaine. Il n'y a que la Suprême Intelligence, qui ait pû établir les liens étroits qu'il y a entre deux Substances si différentes. C'est d'un Etre qui peut tout qu'est émanée cette puissance alternative, que ces deux parties de l'Homme ont l'une sur l'autre. L'Âme comande à tous les Membres du Corps. Elle dit à l'un, *Va*, & *il va*, & à l'autre, *Vien*, & *il vient*, sans qu'elle puisse comprendre coment ses ordres s'exécutent avec tant de promptitude.

C'est donc quelque chose de bien merveilleux, que de voir dans l'Homme une Matière lourde & pesante, étroitement unie avec un Etre intelligent, qui réfléchit sur ses opérations, qui rapelle le passé, qui pénètre dans l'avenir, & qui paroît une étincelle de son Auteur. Mais il a falu diversifier dans le Corps de l'Homme la Matière en mille figures différentes, pour servir d'organe à son Esprit. La formation de l'Homme, la manière dont il est composé, en un mot tout ce que nous venons de parcourir, est un tissu de tout autant de Miracles.

Ce ne peut être que Dieu, qui nous a formés. C'est lui seul qui arrange les parties de notre Corps, & qui leur done une figure

& de certaines propriétés, pour exercer les fonctions auxquelles elles sont destinées.

Je ne dois pas oublier de dire, qu'ici le Prédicateur a fait une sortie un peu vive sur ces Philosophes, qui ont essayé d'expliquer la formation du Corps de l'Homme, par les seules règles du mouvement. Il a désigné *Descartes*, mais sans le nommer. Il a ajouté que nous avons encore aujourd'hui des Auteurs qui, dans des Traités sur l'Histoire naturelle, ont fait la même tentative. Ils ont voulu expliquer la formation des Enfans par les Loix du Mécanisme, mais, dit-il, tout ce qu'ils nous ont débité là dessus, ne sont que des rêves philosophiques, dictés par l'Incrédulité, & qui manquent entièrement de vraisemblance. C'est un Mystère inexplicable que la production de nos Corps dans le sein de nos Mères. Ceux qui ne recourent à un Dieu, que dans la dernière extrémité, sont forcés de reconoitre ici son Ouvrage. Le Prédicateur a ajouté, que quand nous apellons tous les jours Dieu, *Nôtre Pere*, dans la Prière Dominicale, il ne faut pas entendre ce titre seulement dans un sens figuré; nous devons le prendre à la Lettre, & dans la valeur originaire des termes.

Un beau Génie de l'Antiquité, le fameux Médecin *Galien*, tout Païen qu'il étoit, doit nous

nous paroître plus sage que ces Philosophes modernes, & semble les avoir voulu réfuter d'avance. Nous avons de lui un excellent *Traité sur l'usage des Parties du Corps humain*. Lors qu'il en est à l'*Oeil* & à la *Main*, il reconoit que ce ne peut être qu'un Dieu qui a travaillé à la composition de nôtre Corps. Il tombe dans une espèce d'extase & de ravissement. Il ne peut se lasser d'admirer la Puissance & la Sagesse de l'Auteur d'un si merveilleux Ouvrage. Il nous fait regarder son Livre, come un Himne à l'honneur de la Divinité. Il semble dire, come *David*, *Jè te célébrerai de ce que j'ai été fait d'une manière si admirable.*

Cicéron avoit déjà remarqué la même chose: Il dit que toutes les parties du Corps humain montrent évidemment, que ce ne peut être qu'un Dieu qui a présidé à cet Ouvrage *. Il nous fait observer mille merveilles dans la composition du Corps de l'Homme. Chacune de ses Observations confirme la Doctrine du *Psalmiste*, & devoit causer en même tems de la confusion aux Chrétiens, qui font si peu de réflexion sur la structure merveilleuse du Corps humain.

Dans cet endroit du Sermon, le Prédicateur

* *Vim quamdam incredibilem artificit si Operis divinique testantem. De Nat. Deor. Lib. II.*

teur nous a fait remarquer, que *David* dans un autre Psaume, avoit encore remercié Dieu des soins qu'il avoit pris de lui, après sa naissance, non seulement dans la tendre Enfance, mais encore pendant sa Jeunesse. C'est dans le Psaume LXXI. *Tu es mon a-sente, Seigneur, & ma Confiance dès ma Jeunesse. J'ai été apuié sur toi dès le Ventre de ma Mère. C'est toi qui m'as tiré hors de ses entrailles **. Ces deux Textes, à cause de leur afinité, ont été joints ensemble, & par surcroit on nous a encore développé ce dernier.

On nous a doné d'abord une Remarque critique. Quelques Interprètes, avec le secours de la Langue *Arabe*, croient qu'il faudroit traduire de cette manière le vers. 6. *C'est sur toi que je me suis apuié dès ma naissance. Tu m'as porté entre tes bras, dès que je suis sorti des entrailles de ma Mère.*

Avant que d'entrer dans le détail des soins que Dieu prend de nous, immédiatement après nôtre naissance, on nous a fait faire attention sur ce que Dieu done à l'avance à nos Mères du Lait, Aliment, qui nous convient parfaitement, & qui est fort semblable au dernier que nous avons pris avant nôtre naissance.

Ici le Prédicateur a glissé une Censure assez vive, adressée aux Femmes qui ne nour-

rissent

* Ps. LXXI. 5.

rissent pas leurs Enfans elles mêmes , quand elles le peuvent. Voici coment il s'y est pris.

Il est vrai qu'il y a des Mères , indignes de ce nom , qui se déchargent sans nécessité , du soin de nourrir leurs Enfans , sur d'autres Femmes. Cependant la Nature parle clairement contre cet abus. Le Lait , qui se prépare pendant la grossesse , & qui sort abondamment après les Couches , avertit suffisamment une Mère de l'usage qu'elle en doit faire. L'Enfant Nouveau né a des droits incontestables sur cet Aliment: C'est, pour ainsi dire , son premier bien. On ne peut l'en priver , sans lui faire une injustice dès sa naissance.

Il faut rendre justice à un petit nombre de véritables Mères , qui malgré l'abus presque général des Nourrices étrangères , ne veulent pas confier à d'autres une fonction qui les regarde si directement.

Outre le Lait , Dieu donne encore aux Mères un Instinct , qui les porte à prendre tous les soins nécessaires de leurs Enfans. Elles s'affectionnent pour ces petites Créatures , dans un tems où ces Enfans n'ont encore rien d'aimable. Cependant elles les aiment , elles les embrassent , malgré les inquiétudes qu'elles ont à leur occasion , & les peines qu'elles essuient.

Sui-

Suivons encore un peu ces Enfans jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à un âge de connoissance. A combien de dangers ne sont-ils pas exposés ? Privés d'expérience & de lumière, capables de prendre du poison, avec autant de facilité qu'un bon aliment, que de risques ne courent-ils pas ? Il est vrai que l'on en prend alors beaucoup de soins. Cependant il est nécessaire qu'outre cela la Providence veille à leur conservation.

A suivre nôtre Version ordinaire, *David* a encore remercié Dieu, dans ce Texte, des soins qu'il a pris de lui dans sa Jeunesse. Les Jeunes Gens ont une nouvelle raison de rendre grâces à la Providence Divine, quand elle les garantit de la corruption du siècle. Dans cet âge nos passions sont extrêmement vives, & tout les excite & les enflame: Nous sommes sollicités au mal par toutes sortes d'endroits. Des Amis débauchés corrompent toutes les Semences de Vertu qu'on aura essayé de nous donner. Les mauvais exemples nous autorisent à donner un libre cours à nos penchans déréglés. Quelles actions de grâces n'a-t-on pas à rendre à Dieu, lorsqu'il nous préserve d'un mal si contagieux !

David avoit éprouvé, à cet égard, le secours de Dieu dans sa Jeunesse. Il s'étoit tourné du côté de la piété, & ce ne fut qu'après

qu'il fut monté sur le Trône, qu'il s'égara; tant il est vrai que les Dignités & les Richesses ne s'accordent guère avec la Crainte de Dieu.

Ces Réflexions Morales sentent véritablement le Sermon. Elles n'ont pû qu'édifier l'Auditoire. Il n'en a pas été peut être tout à fait de même de ces détails que je vous ai raportés sur la formation de l'Home. Le côté phisique, par où il a envisagé cette Merveille, n'a pû que paroître un peu nouveau & même étranger dans la Chaire. Le Prédicateur, qui est un Home d'esprit, l'a bien senti. Il s'est crû obligé de dire quelque chose pour justifier le choix qu'il avoit fait d'un semblable Sujet. Vous serés bien aise de savoir coment il s'y est pris.

Heureusement pour lui l'ordre des Psaumes, qu'on devoit chanter ce jour là, avoit amené le CXXXIX. & il nous a dit, que par cette raison il n'avoit pas crû devoir chercher un Texte ailleurs; que puis que nous avions chanté ce Cantique, il étoit bon de l'entendre. Quand on chante les Loüanges de Dieu, on doit savoir sur quoi elles sont fondées. Il a ajouté, que si la Matière, sur laquelle son Sermon a roulé nous a paru un peu délicate, *David* lui fournit une Apologie à cet égard dans ce beau Passage du Psaume CIII. où il invite son *Ame* à bénir
Dieu,

- Dieu, & où il s'excite à n'oublier aucun de ses Bienfaits. Devons nous être blâmés dit-il là dessus, quand à l'imitation de ce Prophète, nous dévelopons certaines faveurs du Ciel auxquelles on pense le moins, que nous excitons nos Auditeurs à y faire attention & à en remercier Dieu? La Conclusion du Sermon a été une vive Exhortation à sentir ces Bienfaits de Dieu, qui m'a paru fort bien tournée.

Il y a trois raisons principales, qui sont la cause du peu de reconnaissance que nous avons des soins que Dieu prend de nous pendant notre bas âge.

1. Nous recevons ces Bienfaits avant que nous y puissions faire attention. Cette protection de Dieu s'est développée, dans un tems où nous n'avions pas assez de connoissance pour la sentir. Nous étions hors d'état de nous en apercevoir; mais ces faveurs en sont elles moins estimables? Au contraire, parce que cela même que Dieu prend soin de nous dans un tems où nous ne sommes pas en état de le faire nous mêmes, ne lui sommes nous pas encore plus redevables? Aurai-je donc moins d'obligation à un Ami, parce que mon insçû, il m'a délivré d'un danger imminent, dont je ne m'apercevois pas? C'est la même raison qui doit augmenter l'

reconnoissance. Un Home dort dans une Campagne ; un Serpent s'approche de lui, ou une Bête Sauvage ; un Ami officieux tue ce Serpent, ou écarte l'autre Animal dangereux, sans éveiller celui qui avoit courû risque de la vie : Est-ce que parce qu'il n'a conû le danger, que quand on le lui a aptris dans la suite, il en est moins obligé à cet Ami ?

2. Il y a long-tems que Dieu nous a favorisé de sa protection, ce sont d'anciens Bienfaits. Oui, mais ils sont le fondement & la source de tous les autres dont nous jouissons. Sans ces premiers Bienfaits, jamais nous n'aurions goûté les autres. D'ailleurs Dieu nous fait tous les jours de nouvelles graces.

3. Ce sont des Bienfaits, qui nous sont comuns avec le reste des Homes. C'est ainû que nous sommes faits. Nous sentons peu les avantages que nous partageons avec d'autres. Ces Biens, que Dieu a voulu qui fussent comuns, sont précisément ceux qui sont les plus nécessaires à l'Home, l'Eau, l'Air, le Feu, la lumière du Soleil &c. Cependant il n'en est pas de ces Biens come de la succession d'un Père, qui se divise entre des Héritiers. Elle devient moindre, à l'égard de chacun des Enfans, à mesure qu'elle est partagée. Mais quoi que les Biens dont il s'agit

s'agit soient aussi partagé, chacun en a pourtant autant qu'il lui en faut. D'ailleurs cette Protection que Dieu nous accorde dans notre Enfance & dans notre Jeunesse, n'est pas si commune que nous le croïons. La moitié des Enfans meurent avant qu'avoient atteint l'âge de connoissance. Il y en a qui finissent leur vie presque en la commençant. D'autres sont enlevés par des Maladies. On remarque que de cent Enfans, qui naissent dans un jour, il n'y en a que soixante quatre qui passent l'âge de six ans, & que de ces soixante quatre, il n'y en a que quarante qui parviennent jusqu'à l'âge de dix ans; c'est à dire qu'il en meurt environ la moitié avant que de parvenir à l'âge de raison*.

Après ce calcul est venue cette Réflexion, par où le Sermon a fini, & par où je finirai de même. Après tout, combien de faveurs particulières que Dieu a enveloppées, en sorte que nous ne nous en fomes point aperçus, soit pour nous délivrer d'une maladie, soit pour écarter quelque danger?



AUX EDITEURS,

*Sur leur Journal & sur quelques Auteurs
Illustres.*

ME permettrés vous, MESSIEURS, de vous comuniquer les Kéflexions que j'ai faites sur quelques Pièces de vôtre Journal, qui devient plus utile, plus curieux, plus intéressant: Il me semble que les Matériaux de vôtre Edifice sont mieux choisis, & se présentent avec plus de grâce & d'élégance. Quoi que toutes les Sciences, tous les Arts, aient droit de Bourgeoisie dans la République des Lettres, & par conséquent dans vôtre Journal, il me semble pourtant, qu'il y a des Sujets plus propres à plaire, & à instruire que d'autres, & qui méritent la préférence. Il me paroît aussi qu'ils déterminent vôtre choix. Vôtre Journal étant pour tout le monde, vous ne sauriés mieux faire que de vous plier au goût général. Or ce goût général se déclare affés en faveur de l'Histoire, & cela est très naturel: On veut être éclairé & instruit, mais sans peine, sans qu'il en coute la fatigue d'une atention trop apliquée. On veut que
la

la Leçon devienne un amusement, & qu'elle soit indirecte, pour ne pas blesser nôtre Amour propre. L'Histoire remplit le mieux du monde ces différens Objets; elle nous corrige de nos défauts, en nous les montrant dans les autres, & en les rendant haïssables, par une peinture qui excite nôtre indignation. C'est ainsi que les *Lacédémoniens* faisoient enyvrer leurs Esclaves, afin d'inspirer à leurs Enfans de l'horreur pour l'Yvrognerie.

*Son Pinceau ne trace nos Vices,
Que pour conduire à la Vertu.*

L'Histoire fait aussi aimer la Sagesse, en la présentant sous un aspect agréable, & elle en facilite la pratique, en offrant de grands Modèles. Les Romains, qui sont la copie & l'image de l'Histoire, pourroient produire à peu près les mêmes effets, si, en conservant la vraisemblance, on se propoisoit le même but, qui doit être de rendre les Lecteurs meilleurs Citoïens, & plus Gens de bien.

Ce dernier mot, me rapelle le Portrait de l'Honête-Homme; & j'avoüe que ce Morceau m'a extrêmement plu, moins par son exécution, que parce qu'il me semble qu'on ne sautoit tracer le caractère de la Vertu, sans la rendre aimable, & sans la faire respecter.

Mais j'aurois souhaité que l'Auteur eût apuï ses idées de divers exemples, qui servissent à les confirmer. C'est ainsi que *Cicéron*, dans la plupart de ses Ouvrages Philosophiques, donne à la fois le précepte, & l'exemple, qui l'apuie & le met sous les yeux. Cette Méthode excite l'attention, par une agréable variété, & rend sensible & durable ce qui, sans cela, ne feroit qu'une impression courte & légère.

L'Auteur du Portrait a imité, en quelque sorte, ce Peintre, qui pour représenter *Venus*, réunit les traits des plus belles Femmes qu'il conoissoit. Ainsi le Caractère de l'Honête Homme est composé des Qualités & des Vertus, qu'on ne rencontre guères dans un seul Homme; car une perfection entière & complète ne sauroit se trouver dans l'Humanité. Les plus grands Personages sont petits, par quelque endroit; mais leurs Talens, leurs Connoissances, ou leurs belles Actions font pardonner leurs foiblesses & leurs défauts. Quelques légers Nuages nous empêcheroient-ils de jouir de la lumière du Soleil? Le sentiment de nos imperfections doit nous rendre plus indulgens pour celles d'autrui.

Mais si nous devons excuser les fautes & les foiblesses des grands Hommes, nous ne devons pas les ériger en Vertus, exagérer leurs

leurs bonnes Qualités, & leur prodiguer un Encens flatteur, qui nourrit la Vanité, & ne fait gueres moins de tort à celui qui le donne, qu'à celui qui le reçoit. Si, à cet égard, je suis tout à fait du sentiment de l'Auteur de l'Éclair sur la Louange excessive & prématurée, j'avoue que je suis plus réservé que lui, sur les Éloges qu'on se donne à soi-même. Quand on est son Panégyriste, on trouve bien des Censeurs. Ces Éloges ne doivent être permis que dans des cas rares & importants, où notre Innocence est attaquée injustement : C'est ainsi qu'*Hypolite* dit à *Thésée*,

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon Cœur.

Mais il s'agissoit de se défendre de l'accusation atroce, que la Nourrice de *Pbédre* avoit formée contre lui.

L'Abé de *Prades*, suspect d'Hérésie, & déclaré coupable par la *Sorbone*, a droit de se justifier, & d'en appeler au jugement du Public : Mais, que diroit-on d'un Home, qui, semblable au Rabin *Jochanan*, seroit si prévenu en sa faveur, qu'il diroit, que quand les Cieux seroient de Papier, tous les Arbres de la Terre autant de Plumes, & la Mer entière de l'Encre, tout cela ensemble ne suffiroit pas pour faire le dénombrement
de

de ses Vertus. Malgré une adulation si insensée, ce Juif trouvoit encore des Partisans; car come le dit Despréaux,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Un Poète disoit, Mes Vers sont si harmonieux, que lors que je les chante, le Rossignol quite ses Bois & ses Fleurs pour m'écouter.

On est quelquefois forcé d'être soi-même son Avocat, parce qu'on n'en trouve point d'autre; *Voltaire* l'a dit;

*Que le Mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'aprier :
La Vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.*

J'ai vû avec un très grand plaisir, dans votre Journal d'Octobre, & dans ceux de Novembre & de Décembre, des Odes, & des Himnes, qui m'ont paru très belles, & dignes du Public. Je me félicite de voir éclore & briller, dans ma Patrie, des Orateurs & des Poètes, qui la rendront célèbre, en suivant leur Vocation, & en immortalisant leurs Talens. Jamais la véritable Eloquence n'a été mieux connue, ni plus cultivée qu'elle l'est aujourd'hui; jamais aussi la Poésie, n'a été plus goûtée, & n'a eu un plus grand nombre de Partisans & d'Admirateurs.

L'Au-

L'Auteur savant & ingénieux, qui a bien prouvé l'égalité des Conditions, dans le Journal Helvétique d'Octobre 1753. pouvoit ajouter, qu'il y a aussi une égalité de mérite dans l'étude des Sciences & dans la culture des Beaux Arts, quelque différence qui paroisse entr'eux.

*Je plains tout Esprit foible, aveugle en sa manie,
Qui dans un seul Objet confina son génie;
Et qui de son Idole, adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.*

VOLTAIRE.

Tous les Arts, toutes les Sciences se rapprochent par leur but, qui est d'éclairer l'Esprit, & de perfectionner le Cœur. Il ont tous un Centre commun, qui est le bien de la Société. Voilà l'unique & le grand Objet, que se proposent les vrais Savans & les bons Artistes. Rien, peut-être, ne prouve mieux un Etat paisible & florissant que la culture des Beaux Arts & des Sciences.

Mr. de Voltaire a dit, dans son Essai sur les Spectacles, que la Ville de Genève & plusieurs illustres Bourgades de Suisse ont été 150 Ans sans souffrir un Violon. Je ne sais si cette Remarque est bien vraie, & si on ne pourroit point la mettre au rang des Mensonges imprimés, dont il a fait un si joli Recueil

Ce que je fai, c'est que la Poësie n'a été cultivée ici, avec succes, que depuis quelques années. On faisoit des Vers; mais quels Vers! On se contentoit de coudre grossièrement une Rime à l'autre, sans faire attention à l'harmonie, au tour, & au choix des mots. Nôtre Poësie étoit aussi rude & aussi grossière, que nôtre Eloquence étoit froide & scholastique.

Peut être devons nous ce goût plus sûr, & plus délicat, non seulement aux habiles Professeurs en Belles Lettres, que nous avons eû successivement, mais encore à la lecture attentive des bons Auteurs François, en particulier de Messieurs *Despréaux*, de *Fontenelle*, *Rousseau*, & *Voltaire*: Mais en imitant le stile de ce dernier, gardons nous bien de le prendre pour Modèle, dans sa Critique amère & caustique. Je ne puis m'empêcher de sentir une vive indignation toutes les fois que je lis les Satires qu'il a publiées contre l'Abé *des Fontaines*, & le fameux *Rousseau*. Le premier écrivoit bien, & le Bon Goût lui doit beaucoup; le second est, au jugement des Conoisseurs, nôtre meilleur Poète Lirique: On lui rend meme justice sur ses mœurs; & il n'y a presque plus Personne qui lui attribue les Couplets malins, qui ont causé sa disgrâce, & qu'il a constamment défavoués.

Je

Je suis persuadé que Mr. de *Voltaire* est convaincu lui même, que le malheureux *Rouffseau* n'est pas l'Auteur de ce Libelle infame ; cependant avec quelle fureur ne l'a-t'il pas ataqué, uniquement, parce que cet illustre Poete n'avoit pas approuvé aveuglément tous ses Ouvrages ! Il n'a guères plus ménagé, ni Mr. de *Ramsai*, ni Mr. de *St. Hyacinthe*, Auteur de l'ingénieux Commentaire sur le Chef d'œuvre d'un Inconnu, ni l'Infortuné d'*Arnaud*, qui se disoit son Elève, & qui ne parloit de lui qu'avec les plus vifs sentimens d'estime & d'admiration ; mais jaloux de sa réputation naissante, craignant d'être éclipsé par ce *Soleil levant*, comé le nommoit un grand Prince, il l'a poursuivi, jusqu'à ce qu'il l'ait forcé de sortir de *Berlin*, d'où, bientôt après, il a été obligé lui même de s'exiler, & de perdre ainsi la Protection d'un puissant Roi, qui étoit moins son Protecteur que son Ami, comé il l'est de tous les Talens & de tous les Arts. Aujourd'hui, ce célèbre Ecrivain, qui vouloit remplir toute la Terre du bruit de son Nom & de ses Ouvrages, se trouve sans Patrie, sans azile, ne sachant où fixer ses pas incertains : Triste, mais juste punition de cette noire envie, qui lui ferme les yeux sur le Génie & le Savoir de ses Concurrans ;

rens , pour ne les ouvrir que sur leurs défauts. Quelle inspection a-t'il sur leurs Mœurs & sur leur Conduite ! Il n'a droit de juger que de leurs Ouvrages ; mais pour en juger avec équité , il ne faut consulter, ni ses préjugés, ni une basse jalousie ; il ne faut pas même en juger par quelques expressions, ou quelques Pensées libres & détachées, qui ne tirent point à conséquence, pour le caractère de l'Auteur. A-t'on fait un Crime à *Horace* & à *Virgile* d'avoir laissé échapper des images tendres & voluptueuses ? A t'on fouillé malignement dans leur Cœur, pour décrier leur Esprit ? En étoient ils moins les Amis de *Mécène* & d'*Auguste* ? Quand on est si sévère pour autrui, le Public n'est guère indulgent pour nous.

*Malheur à qui toujours raisonne ;
Et qui ne badine jamais.
Dieu du Goût , ton divin Palais
Est un séjour qu'il abandonne*

VOLTAIRE.

Je ne blâme pas moins les Ecrivains , qui amusent le Public aux dépens de la Sagesse, que ceux qui l'ennuient par une gravité hors de place. Pour plaire , il faut prendre le ton de la Matière que l'on traite, & pour instruire , il n'en faut choisir que d'utiles. Quand on aime sincèrement la Vertu , elle coule de source.

source, & toutes nos Productions en portent le caractère.

Etre bonête Home est une grande affaire :

Aussi chacun ne l'est il pas.

On meprise ce nom, on le laisse au Vulgaire.

*Mais il vaut mieux l'obtenir, Cher Voltaire,
Que de toucher la Lyre ou le Compas.*

Il est vrai que *Voltaire* manie bien l'une & l'autre : Il semble qu'il soit inspiré par *Minerve*, dans ses Ouvrages Philosophiques, & qu'il le soit par le Dieu du Goût, dans ses Oeuvres Poétiques. Aussi grand que *Corneille*, dans quelques unes de ses Tragédies, il est aussi tendre que *Racine*, dans quelques autres. Il marche sur les pas d'*Homère* & de *Virgile*, dans le Poème Epique, & les égale souvent. Il orne tout ce qu'il imite, & embellit tout ce qu'il touche. Que d'élégance & de graces, dans quelques unes de ses descriptions ! Que de force & d'énergie, dans ses Portraits ! Quel coloris, quelle harmonie dans ses Vers ! On est surpris qu'un Poète, qui s'élève jusques dans l'Olimpe, & qui a commerce avec les Dieux, badine si délicatement avec les Jeux & les Ris, & qu'il s'égaie, quand il le veut, avec plus de legereté que *Chaulieu* & que *Chapelle*. Un seul genre d'écrire pourroit l'immortaliser, & il se distingue dans tous. Ce puissant Génie semble par-

parcourir, avec une égale force, la vaste étendue des Sciences. Enfin, *Voltaire* est tout ce qu'il veut être, Philosophe, Historien, Poète, Orateur.... Mais je me tais; il ne m'appartient pas de le juger.

*Et Phébus même, avec sa Lyre,
T'ouïseroit plus d'une fois.*

Un Poète, que je crois *Suisse*, a été plus hardi que moi; il a fait imprimer depuis peu, à *Veromanie*, une violente Satire contre *Voltaire*, sous le titre d'*Eloge*. Il comence par lui dire poliment.

*Tu t'as oib'is Voltaire, & les glaçons de l'âge
A tes Rivaux, sans doute, ont servi d'avantage!
Tu ne dis point; je suis, la Trompette à la main,
Un Virgile, tu sais que tu n'es qu'un Lucain.
L'on veut que tes Ecrits injurieux à l'Etre,
Loïn de louer ton Dieu, le fassent méconnoître.
L'on ne te vit jamais crayoner un Tableau,
Des traits injurieux dont se servit Rousseau;
Mais sans t'embarasser d'un trop gênant Déisme,
Tu mènes ton Lecteur tort droit à l'Atheïsme.*

J'ai voulu, *Messieurs*, vous doner un échantillon de la Poésie de nôtre Auteur, que vous trouverés, sans doute, noble, délicate & harmonieuse! Lui qui trouve si durs les *Vers* de *Mr. d'Arnaud*, qui trouve misérables le Poème de *Fontenoy*, par *Mr. de Voltaire*, qui méprise hautement son Temple
du

dit Golt, doit se distinguer par la supériorité de ses talens, & la sublimité de son Génie. Il me permettra cependant de lui dire, que *Voltaire*; *afibli par les glans de l'âge*, me paroît plus fort que lui, qui est encore dans son midi. Il l'accuse de faire méconnoître Dieu, loin de le louer. S'il disoit qu'il a ataqué l'Fanatisme & la Superstition, il auroit raison; mais aucun Poëte n'a parlé plus dignement de Dieu que Mr. de *Voltaire*, je ne citerai que ces Vers de la *Henriade*.

*Ai seul son de sa Voix, les Mort dans le silence
Attendent en tremblant l'ternelle existence.*

*DIEU qui voit à la fois, entend, & conoit tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les abjout.
Mortel, à ta Raison gar te toi de te rendre
Dieu ta fait pour l'aimer & non pour te contredire.
Indisible à tes yeux, qu'il règne dans ton Cœur.
Il confond l'Injustice, il pardone à l'Erreur.*

Est-ce là le langage d'un *Artin*, qui voudroit anéantir les Dieux!

A l'égard du fameux *Rousseau*, que notre Poëte nomme le *Prince du Lyrique*; après l'avoir fort loué, par opposition à Mr. de *Voltaire*, qui écrit, dit-il, toujours faiblement en Vers, il le nomme, dans une Note très injurieuse, l'*Auteur des Couplets qui le firent exiler*. Aujourd'hui les soupçons sont dissipés; mais on lui rend trop tard justice.

On peut dire que son innocence, à cet égard, est presque démontrée. Je vous renvoie, sur ce sujet, à une belle Ode, qui a pour titre la *Calomnie*, & que l'Auteur a adressée aux Manes de *Rousseau*: Elle a remporté le Prix, au jugement de l'Académie des *Jeux Floraux*, l'an 1753. & elle est imprimée dans le *Mercure de France*, du Mois de Novembre, de la même année.

*Plûtôt que d'insulter à des Hommes célèbres
Je voudrois de leurs Jours ralsumer le Flambeau :
Puisse-je, par mes chants, dissiper les ténèbres,
Qui couvrent leur Tombeau !
Auguste Vérité, Compagne du Génie,
De vos sages Leçons instruisès l'Univers.
Que le Mensonge obscur, de la Terre bannie,
Rentre dans les Enfers.*

Quoi de plus beau que de faire servir ses Talens & ses Connoissances, à faire aimer & respecter la Vérité & la Vertu! C'est en sanctifier l'usage, & ramener les Sciences, la Poésie, & l'Eloquence à leur plus noble, & à leur vraie destination: Ainsi les Jeunes Poètes, qui vous ont adressé des Hymnes Sacrées, qui paroissent avoir été dictés par les Muses, ou plutôt par les Prophètes, ont consacré les prémices de leurs Etudes à ce qui doit en faire l'objet principal, qui est de louer Dieu, & de célébrer ses Bienfaits.

A cet égard, ils ne sauroient prendre un meilleur modèle que *Rousséau*. Il est Poete dans tous ses Ouvrages, dans ses Epitres, dans ses Allégories, dans ses Epigrammes, dans ses Cantates, dans ses Odes; mais jamais les ornemens & les richesses de la plus haute Poésie n'ont été déployés avec plus de dignité, & d'une manière plus sublime, que dans ses Odes Sacrées. C'est que l'énergie des expressions est soutenue par la grandeur des Pensées. Si nous avions beaucoup de pareils Cantiques, je doute que *Philaëthe* regretta les Hymnes de la primitive Eglise.

Lorsque je lis les Oeuvres de *Racine*, de *Rousséau*, de *Voltaire*, de *Montesquieu*, je me sens animé d'une noble Emulation, ils excitent, ils échauffent mon Génie: Il me semble que je dois les imiter, & que je suis appelé à marcher sur leurs traces. Plein de ce desir, je prens la Plume, je médite, & j'écris; mais lorsque je veux comparer mes Productions aux leurs, la Plume me tombe des mains, & j'ai quelque honte de me trouver si fort au dessous de ces Grands Homes. Je les admire, come mes Maitres & je les redouté come mes Juges: Je desire d'obtenir leurs suffrages, mais je crains de ne pas les mériter. Quand je veux m'élever avec *Corneille*, je me représente tout à coup la

chute de Pradon; & lorsque je veux badiner avec Gresset, je crois voir grimacer les Jeux & les Ris, qui me repoussant loin du Parnasse, me jettent au bas, où rampent tristement plusieurs Poëtes & Orateurs.

J'ai bien meilleure Compagnie dans le petit Hermitage que j'ai choisi pour ma retraite; j'y trouve Fenelon, Pascal, Bossuet, la Bruière, &c. Peut-on être mieux! A la vérité, je n'ai pas le bonheur de les voir, ni de les entendre; mais ils m'entretiennent, m'amusent, ou m'instruisent par leurs Ouvrages. Je n'y perds rien: L'Auteur est souvent au dessous de ses Productions. Je n'en veux pour preuve que l'illustre Despréaux: C'est le Poëte, auquel le bon Gout doit le plus; c'est le Poëte de la Raison, cependant il ne l'a pas toujours consultée, & son penchant pour la Satire l'a fait souvent manquer aux règles de la Justice & de la Vérité.

Quand Despréaux cribloit des traits de la Satyre

Quinaut, Cassaigne, & Chapelain;

Son Génie alteré de la soif de médire,

Ne goûtoit qu'un plaisir mûlin.

Mais lorsque satisfait d'un travail légitime,

Du Dieu des Vers il dictoit les leçons,

J'admire la beauté de son Esprit sublime,

Et la noblesse de ses Sons.

Un autre Sujet bien important, qu'on

trouve traité dans vôtre Journal de Novembre 1753, c'est celui ci : *Les Loix doivent être appropriées au Génie & au Caractère du Peuple pour lequel elles sont faites.* L'Auteur a discuté cette Matière avec attention, Mais il n'a pas tout dit, parce que dans une courte Differtation il est impossible de tout dire. Par exemple, il auroit pû ajouter, qu'un autre Climat, & des Loix différentes, changent quelquefois le Génie d'une Nation. Les *Galates*, qui n'étoient qu'une Colonie de Gaulois transplantés en *Asie*, aiant Guerre contre les *Romains*, qui, se rapellant le courage des *Gaulois*, craignoient de combattre des Soldats pleins de valeur. Le Consul *Mummius*, qui les comandoit, leur dit, pour les rassurer, que les *Galates* avoient fort dégénéré, & que le Climat de l'*Asie*, en amolissant leur courage, les avoit rendus éféminés. Mais quelquefois le Caractère d'un Peuple résiste à tout ce qui pourroit l'alterer ; c'est ainsi que les *Anglois*, malgré l'invasion des *Saxons*, des *Dannois* & des *Normands*, ont conservé un goût déterminé pour la Liberté, & une horreur invincible pour l'Esclavage. Plûtôt que de souffrir la Tiranie, ils ont souvent renversé le Trône de leurs Souverains. Cet Amour excessif pour la Liberté est un Torrent impétueux qu'aucune

cune Digue n'est capable d'arrêter. Le desir du Bonheur fait choisir des Chefs, mais l'amour de la Liberté les détruit lors qu'ils sont des Tirans.

On a souvent essayé en France d'établir l'*Inquisition*; mais quand les Parlemens ne se feroient pas opposés aussi fortement qu'ils ont toujours fait à l'établissement de cet odieux Tribunal; le Génie de la Nation l'auroit bien-tôt renversé. Les François sont trop doux, trop compatissans, trop équitables, pour permettre l'erection d'un Tribunal si inhumain. *C'est au Legislatateur, dit l'Illustré Montesquieu, à suivre l'Esprit de la Nation, lorsqu'il n'est pas contraire aux Principes du Gouvernement; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, & en suivant notre Génie naturel.*

Come rien ne gêne plus nôtre Liberté que la terreur des Suplices, & que la Question, en particulier, est si opposée à l'Humanité & à la Justice qu'on l'a bannie en plusieurs Etats, je fai bon gré à l'Auteur des Observations sur le Suplement au siècle de LOUIS XIV. d'avoir parlé de la Torture, come il a fait dans le Journal de Nov. p.460; mais je vai plus loin que lui, & je dis,

*Aux yeux des Juges équitables,
Pour arracher l'aveu de tant de Misérables*

Les

*Les Supplices sont impuissans :
Tous ces Tourmens abominab'es
Ont fait périr plus d'Innocens
Qu'ils n'ont fait punir de Coupables.*

Je ne dirai presque rien de la Dispute Savante & polie qui s'est élevée entre *Philalèthe* & *Philographe*, sur le Ps. XXII. Tous les deux ont fait des réflexions très judicieuses sur ce sujet. On en trouve aussi de fort bones sur la mort de *Lazare*, & l'on donne à cette occasion une explication très ingénieuse de quelques Versets du Chapitre XI. de *St. Jean*. Voyez Nov. p. 411. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que ces Critiques ne fassent naître des doutes, qu'il est plus facile de former que de résoudre. Tout ce qui touche au Texte Sacré est d'une extrême délicatesse; je n'en veux pour preuve que les difficultés que quelques habiles Ecrivains ont publiées sur le *Toi* & sur le *Vous*. Cette Minutie de Grammaire n'a pas laissé de les occuper très sérieusement: On peut voir plusieurs Pièces de ce Procès dans le *Journal Helvétique* *. J'ai été surpris qu'il ait échappé aux Auteurs, qui ont écrit sur ce sujet une Epitre de *Mr. de Voltaire*, très jolie, & qui paroît faite exprès pour décider la Question; elle est adressée à une Dame, qui avoit été sa Mai-

K 4

tresse,

* Voyés les Journaux de Fév. Avril & Juin 1753.

treiſe, & qui ayant épouſé un Home opulent prit cet air de preſomption ou de dignité, que donnent les Riches. Quand il lui rappelle le tems de ſa Jeuneſſe, & de ſes Plaiſirs, il lui parle de ce ton de liberté qu'inspire le ſentiment, & le ſouvenir de la Volupté; En voici un trait :

*Le Ciel ne te donoit alors,
Pour tout rang, & pour tous tréſors,
Que la douce erreur de ton âge,
Un Cœur tendre, un Eſprit volage;
Avec tant d'attraits précieux
Hélas ! qui n'eut été friponne !
Tu le ſus, o'yt gracieux;
Et que l'Amour me te pardonne,
Tu ſais que je t'en ai moiſ m'eux.*

Bien-tôt apres, Mr. de *Voltaire* change de langage & prend un ton grave, voici come il ſ'exprime; vous admirerez comment-il obſerve les Convenances,

Non, Madame, tous ces tapis...

*Vos Vaſes Japonois & blancs,
Toutes ces fragiles Merveilles,
Ces deux Luſtres de Diamans
Qui pen'ent à vos deux Oreilles;
Ces riches Carcans, ces Coliers;
Et cette pompe enchantereffe
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donois dans ta Jeuneſſe.*

On voit là le ton de la Nature, & de la

l'enseignement exécuté alternativement: Aussi appelle-t'on à Paris cette Epître, *Le Vous- & le Tu*. L'Auteur suit l'usage lors qu'il parle sérieusement; mais quand il veut badiner, il prend un air familier, & il tutoie. La *Fontaine* après *Phédre*, son Modèle, suit la même marche dans la Fable du *Loup*, & de l'*Agneau*. Le *Loup* insulte à l'*Agneau*, & le tutoie: L'*Agneau* foible & timide répond par un *Tu* humble & respectueux; il sent qu'il parle à son Supérieur. Il est surprenant que *Phédre* se soit conformé à cette méthode, dans le Latin, qui autorise le tutoiement: Ce qui m'étonne encore d'avantage, c'est que le fameux *Rousséau*, ait vouzoié Dieu, dans une Ode Sacrée, c'est à dire dans la plus haute Poésie, qui semble admettre le tutoiement. En voici un Morceau, tiré du Cantique d'*Ezechiel*. Il comence à tutoier l'Aurore & la Nuit,

Je disois à la Nuit sombre,
O Nuit, tu vas dans ton Ombre
M'enseuler pour toujours.
Je te disois à l'Aurore,
Le Jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Dans la Strophe suivante il s'adresse à Dieu, & dit:

Mon Ame est dans les ténèbres;
Mes sens sont g'riez d'soi:

Écoutez mes cris funèbres ;
 DIEU juste répondez moi.
 Seigneur, il faut que la Terre
 Connoisse en moi vos bienfaits.
 Vous ne m'avez fait la guerre
 Que pour me doner la paix.

On m'a quelquefois demandé² auquel de ces
 deux Poetes, *Voltaire* ou *Rousseau*, j'aime-
 rois mieux ressembler. J'ai répondu par ce
 Vers de *la Motte*, où il compare *Achille* à
Hector.

L'un est du Sang des Dieux, l'autre est digne d'en être.

L'un est un plus grand Ecrivain & à des co-
 noissances plus étendues ; mais l'autre est
 meilleur Poète. Ses rimes sont toujours ri-
 ches & sonores, sans que la Pensée perde
 rien de sa précision & de son énergie ; au
 lieu que *Voltaire*, presque uniquement aten-
 tif au tour & à la pensée, néglige souvent
 la rime. Mais *Rousseau* n'auroit pas fait
 l'Histoire du Siècle de *Louis XIV*, plusieurs
 Dissertations & Lettres Philosophiques sa-
 vantes & ingénieuses ; peut-être même *Zaïre*,
 ni la *Henriade*. Quelle noblesse & quelle rapi-
 dité dans la narration de l'Histoire de *Charles*
XII. dit un célèbre Ecrivain ; il rend sans
 effort chaque idée dans le terme qui lui est pro-
 pre ; il embellit tout sans se méprendre, sur le
 coloris propre à chaque chose. Mais *Voltaire*

avec

avec tout son Esprit n'auroit pas fait les *Cantates de Rousseau*, plusieurs de ses Odes profanes, quelques unes de ses Epitres & de ses Epigrames, & principalement, ses *Odes sacrées*, où brille le plus beau Génie; & au delà desquelles il n'y a rien.

Après avoir comparé *Voltaire* à *Rousseau*, me seroit-il permis de le comparer à *Fontenelle*: Ainsi que *Voltaire*, il peut dire,

Tous les Goûts, à la fois, sont entrés dans mon Amé.

La Motte disoit de lui, que son Esprit contenoit tous les Esprits, & qu'il auroit pu composer lui seul plusieurs *Académies*. Il me paroît que si les couleurs qu'emploie *Voltaire* sont plus brillantes, & plus fortes, celles dont *Fontenelle* fait usage sont plus délicates & plus variées: Celui-ci a plus d'invention & de finesse; celui-là a un Pinceau plus hardi plus énergique, & l'Esprit plus grand. Ce qu'il a publié sur la Philosophie de *Newton*, qu'il veut expliquer, sans la bien entendre, me fait croire qu'il n'auroit pas fait avec le même succès que *Fontenelle*, l'ingénieux Dialogue des *Mondes*, qui est un Chef-d'œuvre, ni l'Histoire de l'Académie des Sciences, où servant d'Interprète au *Geometre*, au *Botaniste*, à l'*Anatomiste*, & au *Chimiste*, il leur prête une clarté & une

élé-

élégance, dont ils font eux mêmes étonnés, & qui donnent du prix à leurs Ouvrages. Il parle chaque Langue, aussi bien que s'il n'avoit étudié qu'elle seule; & met à la portée de tout le Monde ce qu'il y a de plus abstrait & de plus difficile dans chaque Science. Cependant l'art d'éclaircir ce qui est obscur, & d'ordonner jusqu'à un certain point, ce qui doit l'être & qui le mérite, est plus difficile qu'on ne pense.

Votre Spectateur désintéressé, qui dans le Journal de Décembre a donné un si bon Discours sur la Mort, feroit bien de suivre dans la *Métaphisique*; qui me semble être fort de son goût, la même méthode que Mr. de Fontenelle suit en *Physique*. Il a trop de lumières & de génie; pour ne pas sentir que plus une idée est abstraite, & plus elle a besoin d'être exprimée clairement. Cet habile Ecrivain pense profondément, & s'élève fort haut; mais le Lecteur a peine à suivre son vol. Ce qui demande trop d'attention s'obtient rarement. Ce que l'on conçoit bien, & aisément, on croit que chacun le concevra de même; mais tous les Esprits n'ont pas autant de pénétration les uns que les autres; je n'en veux pour preuve que notre Spectateur lui même. Il comence ainsi son Discours, *Qu'est-ce que l'Homme? Question impor-*

importante ! Il meurt. Elle est décidée. Pas tout à fait, Mr. le Spectateur, & ce seroit bien dommage, car vous dites encor sur ce sujet de très bones choses. On dira de l'Animal, come de l'Homme, il meurt. Platon avoit défini l'Homme, un Animal a deux jambes ; Diogene apporta sur le Théâtre un Coq, & dit, Voici l'Homme de Platon.

Je ne dirai presque rien des Lettres qu'on a publiées dans vôte Journal sur l'invention d'une nouvelle Charrue & d'un nouveau Semoir. On a fait a ce sujet plusieurs Remarques, qui m'ont paru judicieuses ; mais qui ne diminuent point le mérite de cette Découverte, & la gloire de l'Inventeur. Quand on a dit sur une matière ce qu'il y a d'essentiel ; ce qu'on y ajoute n'est gueres digne d'être écrit, & d'être lu ; mais une réflexion sur laquelle on ne peut trop insister ; c'est l'impuissance ou nous somes d'alterer, & de transmuier les Substances, en augmentant l'une aux dépens de l'autre ; on l'a dit ; ces sortes de métamorphoses sont impossibles ;

*En vain l'Homme sue & travaille
Afin de grossir son Tresor ;
Il ne savoit faire une Paille ;
Pourroit il donc faire de l'Or !*

On a aussi beaucoup parlé de l'Electricité,

des divers usages auxquels on peut l'employer ; & de ses dangers ; c'est à présent la Découverte à la mode ; on veut l'appliquer à tout ; elle détourne le Tonnerre , guérit plusieurs Maladies cruelles &c. Je ne doute presque point qu'on ne veuille s'en servir pour changer les Métaux. On a bien crû trouver le grand Oeuvre dans l'*Apocalipse*. Enfin , l'*Electricité* est aujourd'hui nôtre Idole ; demain la renverserons nous ? Peut-être. Semblables à des Enfans , qui brisent leur Jouet , après s'en être amusé quelques jours.

*L'Homme dans un moment passe du blanc au noir,
Il approuve au matin , ce qu'il blâme le soir.*

Après les Réflexions que l'on vient de lire sur nôtre Journal , nous avons crû que la Fable suivante trouvoit naturellement sa place ici.

LE BOUQUET,
F A B L E.

Tous les matins *Silvandre* apportoit à *Phylis*,
Un Bouquet qu'il faisoit lui même.
On a tant de plaisir à parer ce qu'on aime !
La Tulipe & l'Oeillet , les Roses , & les Lis ,
• La Renoncule & L'Anemone ,
• Etoient traités en grands Seigneurs.

Dans leurs Etats *Flore & Pomone*

Ont le même degré d'honneurs.

Cette raison empêchoit-elle

Que l'on n'admit dans le Bouquet

La Violette , le Muguet ;

La Marguerite & l'Immortelle ?

Ces Fleurs , quoi que d'un moindre prix ,

Méritoient-elles du mépris !

L'Amour se peint souvent par une bagatelle ,

A l'Objet dont il est épris ;

Et toute Fleur lui paroît belle.

Mais ce mélange là , bleffoit quelques Esprits.

Un Berger , Rival de *Sylvandre* ,

En traits mâlins & peu flatteurs

Sur cet assortiment eût soin de se répandre.

Les Amans sont jaloux autant que les Auteurs.

Mais répondit *Sylvandre* , il est plus d'un langage,

Pour bien peindre l'Amour , & pour le publier ;

Sous différens Objets , présenter son image ,

N'est ce pas le multiplier ?

Quand les Dieux règlèrent les places

De la brillante Cour qui marche sur les traces

Des Déeses de la Beauté ,

Pour la quatrième des Graces

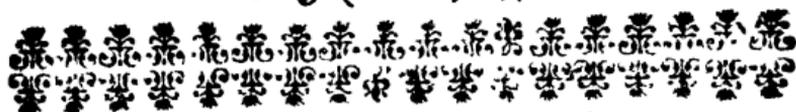
On nomme la *Variété*.

N'admettons nous ici qu'une sorte d'Ouvrages !

Ce seroit un Bouquet d'une seule couleur.

Osons briguer tous les suffrages ,

Et que Chacun trouve sa Fleur.



LE SPECTATEUR

Desintéressé.

III. DISCOURS

*Si mos antiquis p'acrisset Patribus idem
Gens hominum vitio d'peritura fuit. ..*

Si nos Pères avoient eu cette coutume, la Terre alloit manquer d'Hommes. OVIDE, ouï CV DE.

JE l'ai d'abord annoncé, j'aime la réflexion : Je saisi en éfet toutes les occasions qui se présentent d'en faire ; & ceux qui me font la grace de lire ce que j'écris n'y perdront rien, si je leurs peins quelquefois mes Actions : Mes pensées feront plus lumineuses étant unies avec les occasions qui les ont fait naître.

Un jour, en me promenant avec mon air abstrait & négligé, les yeux égarés & la tête baissée, je m'étois écarté plus loin qu'à mon ordinaire ; je m'approchai presque sans m'en apercevoir du Château de C***. De vastes Parterres, bordés d'Orangers, semés de mille Fleurs brillantes, qu'arrosent des Ruisseaux argentés, & que caressoit le tendre Zéphir, parfumoient l'Air de leurs délicieuses odeurs. Des Allées, dont les extrémités échapoient à la vue, formoient ici

des Berceaux sombres & solitaires, qui ne laissoient pas échaper un seul rayon du Soleil : Là des Ombrages moins épais se mélangoient agréablement avec la foible lumière du Soleil sur son déclin. D'un autre côté, des Grottes, tapissées de verdure, où des Cascades orageuses précipitoient du haut d'un Rocher des Ondes de cristal. En un mot l'Art & la Nature semblent s'être disputés la gloire d'embélir ce séjour. Un Palais majestueux & comode, situé au sommet d'un Amphitêatre, formé par un Côteau riant, achève de rendre magnifique cette Demeure délicieuse. Je sortois peu à peu de ma rêverie, & je començois à jouir du Spectacle, dont je n'ai tracé qu'une foible peinture, lors que j'entendis des soupirs lugubres, interrompus par des sanglots fréquens. Je me tournai, avec émotion, & j'aperçus un Vieillard vénérable, courbé sur ses genoux, & qui paroissoit acablé de douleur. Je m'approchai, à la faveur d'une Charmille, sans être vû; & plein d'une agitation d'autant plus grande, que la pitié pour laquelle nous sommes faits, trouva mon cœur tranquile, je le considèrai quelque tems. Mon trouble augmenta sensiblement, quand je reconus ce Vieillard, pour une Personne, avec qui j'avois eû quelque liaison, que j'estimois

bcaucoup, & que mon âge, ma Profession, mes Voïages, m'avoient fait perdre de vüe, depuis long-tems.

Je l'abordai aussi-tôt, & le priai de m'apprendre la cause de ses pleurs. Il ne me répondit qu'en versant de nouvelles larmes. Je pleurai avec lui; je le pressai de répandre son chagrin dans mon cœur. Je mérite de l'adoucir, *lui dis-je*, puis que ma douleur me le fait partager avec vous. Sa surprise sembla calmer sa douleur. Il me reconût; il m'embrassa; & il me répondit ces mots, que ses sanglots interrompirent mille fois. *Vous voïés, me dit-il, en étendant la main, ce Palais, ces Jardins! Hélas! l'unique Héritier de ces Biens n'est plus; la Mort vient de l'enlever à la fleur de son âge; sa Jeunesse me fût confiée, & mes soins n'avoient pas été superflus; il étoit vertueux. Occupé, depuis deux jours, à consoler les Parens infortunés de ce Jeune Home, je cache avec peine le chagrin qui me devore. Je venois un moment dans cette Retraite doner un libre cours à mes pleurs, & chercher, dans l'abandon à ma douleur, le courage nécessaire pour essüier leurs larmes.*

„ Si j'en dois juger par l'amertume de vôtre
 „ douleur, *lui répondis-je*, qu'elle ne doit
 „ point être celle des Parens, qui ont perdu
 „ un Fils chéri, un Fils unique, vertueux,
 „ déjà

„ déjà avancé , & qui sont eux mêmes dans
 „ un âge où ils ne peuvent plus espérer d'en
 „ avoir ! Cependant , ajoutai-je , il faut
 „ l'espérer , le tems & vos soins adouciront
 „ leurs peines. Hélas ! me repliqua-t-il , le
 „ tems apaise-t-il les remors ? Quels remors
 „ peuvent-ils avoir , lui dis-je , s'ils ont
 „ doné tous leurs soins au Fils qu'ils ont
 „ perdu. ” Ce n'est pas lui qui les excite , re-
 prit-il , mais vous savés la coutume des Riches.
*A peine ont-ils un ou deux Enfans , qu'ils crai-
 gnent de ne pouvoir pas les élever & les doter
 d'une manière assés distinguée ; ils se privent de
 ce qu'il y a de plus doux dans le Lien Conjugal ,
 afin de ne pas augmenter une Famille , qui leur
 paroît d'autant plus à charge , que leurs Biens
 sont plus considerables. C'est là le Crime , que
 se reprochent les Possesseurs de ce Château ,
 d'ailleurs si vertueux ! Ils sentent , à présent ,
 de quels Biens , de quelle Consolation ils se sont
 privés. Telles sont les Leçons de l'Adversité !
 Faut-il donc que les Homes aprennent leur de-
 voir d'un Maître si rude ? Mais , ajouta-t-il ,
 les larmes aux yeux , je ne saurois les aban-
 doner plus long-tems ; il faut aller les distraire ,
 s'il est possible , sinon pleurer avec eux. A Dieu !*

À ces mots, il me laissa, étourdi come si je
 fusse forti d'un profondSomeil. Les Objets les
 plus ordinaires ont une face sous laquelle ils

font en droit de nous surprendre. Il faudroit n'avoir jamais effuié de disgraces , ou n'être pas Home , pour être insensible au malheur des autres. Je fus vivement frappé du sort de ce Père infortuné , qui venoit de perdre son Fils. Je me le représentois errant çà & là , dans ses vastes Apartemens , cherchant à se rapeller un Fils , dont le souvenir déchire son Cœur. Ici , après une longue absence , il avoit reçu ses premiers embrassemens : Là il avoit eû avec lui les plus doux entretiens : Ailleurs son Fils prenoit ses récréations , & les récréations du Fils étoient les plaisirs du Père. Par tout il retrouve l'image d'un Fils chéri ; par tout il lit ces tristes mots , *Il n'est plus ! Il n'est plus ! . . .* Quel abandon ! Quelle désolation ! Il n'y a donc plus de plaisirs pour lui , plus de momens heureux , plus de tranquillité , plus de repos ! Il va passer les tristes restes d'une Vie malheureuse , sans soutien , sans confiance , sans Parens , sans Amis : Car quels Parens & quels Amis , que ceux qu'atireront auprès de lui , de grandes Richesses , dont ils espèrent la succession !

C'est maintenant qu'il sent de quels Biens il s'est privé , en refusant les Enfans , qu'il ne tenoit qu'à lui d'avoir. Si sa Famille eût été nombreuse , (j'ose l'assurer , & ceux qui

se

se conoissent en sentiment ne me démentiront pas) ses plaisirs auroient augmenté avec ses Enfans ; chacun d'eux l'auroit consolé des chagrins & des alarmes que les autres lui auroient donés ; & maintenant il auroit de la douleur , je l'avoué , mais il ne seroit pas inconsolable ; il seroit du moins sans remors. Un Père seroit sans doute bien injuste & bien cruel , qui laisseroit , à l'un de ses Enfans , des Biens immenses , tandis qu'il réduiroit les autres à la mendicité. Mais n'est-il pas encore plus injuste de priver les uns de l'existence , avant qu'ils soient nés & de leur refuser la Vie , pour procurer aux autres quelques prétendus avantages * ?

Il me semble d'entendre ces Etres malheureux , qui , du sein du Néant , reprochent cette nouvelle espèce d'homicide à ceux , qui auroient dû leur doner la naissance. La Societé leur demande des Membres utiles , la Religion des Fidèles , l'Etat des Citoyens , l'Univers des Homes : Toutes ces Voix se réunissent , sans ébranler des Gens , qui méprisent toutes les Loix naturelles , qui méprisent même l'intérêt de leur bonheur , pour satisfaire à je ne sai

L 3

quelle

* Que ne pourrois-je point dire de ces Enfans , qui se fâchent de voir augmenter la Famille de leur Père ? S'ils étoient venus les derniers ?

elle vanité, qu'ils font confister à renaître, d'une manière brillante, dans des Enfans plus riches qu'eux, qui les mépriseront peut-être. Pères injustes, je vous en avertis, vous êtes tort même à cet Enfant unique, auquel vous sacrifiés tout. Quelle éducation lui donnés vous ? Vous aurés soin de sa santé, il conoitra ni fatigue, ni danger même apparent : Il ne conoitra donc, ni force d'Esprit, ni bon tempéramment. Vous croirés ne point l'aigrir, vous le livrerés, à ses Passions. Vous voudrés l'amuser ; il fera tout ce qui lui plaira. Les châtimens les plus doux sent trop sévères, la plus légère application sera trop pénible : Et vous aurés le plaisir, sans doute bien grand, de laisser d'immenses Richesses à un Demi-Homme chargé de vices & de Ridicules, insupportable à tout le monde, à charge à lui même, en proie au premier Flateur, qui d'aignera s'en jouer. Vous trouvés sans doute le Portrait outré, d'un Fils unique ; mais n'y reconoißés vous pas vôtre Voisin ?

Vous déclamés à tort & à travers, *me dirés vous, Lecteur*. Je vois mille Objections, qu'on peut vous faire*. Pourquoi, par exemple, quèreller si fort les Pères, tandis que vous ne dites pas un mot des Mères ?

* Je vois en éfet plusieurs Objections ; mais je ne puis-*infini*, si je voulois y répondre.

Sans doute , quand je voudrois m'émanciper à quèreller les Dames , eiles auroient toûjours de meilleures réponses à me faire que leurs Maris & je serois bien-tôt sans replique. Leurs Enfans , leur donent milles peines , depuis le prémier instant de leur existence sensible , jusques à la 7. ou 8me. année de leur vie. Pendant ce tems les Péres ne s'en embarassent guères : Cependant , par une de ces inconséquences ordinaires à nôtre espèce , si les Familles sont peu nombreuses , ce sont les Homes presque uniquement qu'on en doit acuser. Rochers insensibles , pourquoi vous refusés vous aux embrassemens de cette tendre Epouse. Voiés ces yeux tous de flame , n'ont-ils pas autrefois embrasé vôtre cœur ? Ne vous êtes vous pas égaré mille fois délicieusement dans ces bras dont vous avés la cruauté de refuser les innocentes caresses ? Pourquoi méprisés vous ces apas , qui vòs avoient autrefois charmés , que le tems n'a pas encore détruits , mais que vos froideurs détruiront bien-tôt ? Je le vois , vos infidélités vous dédomagent. Ne craignés vous point la vengeance ? Non , un reste d'amour vous retient encore , vous ne refusés pas à tous les plaisirs de l'Himen ; mais au milieu de ses transports Que dis-je , j'allois

révéler des Mystères, que je voudrois faire ignorer à l'Univers : Il suffit : Vous m'avez compris : Rougissés.

Je l'ai déjà dit ; une fausse économie est la véritable raison, pour laquelle les Riches refusent d'avoir un grand nombre d'Enfans. Il ne suffit pas d'une Famille vertueuse & contente ; on veut avoir des Enfans riches, c'est-à-dire, *souvent* des Enfans, qui n'auront ni bonheur, ni vertu. Mais passons cette Morale trop sévère. Répondés moi, Père d'un ou deux Enfans. Si vous étiez de la moitié moins riche, combien d'Enfans désireriez-vous ? Pas moins qu'à présent. Réduisés votre Bien au quart, vous n'en désirerés pas moins ; peut-être en souhaiterés vous un plus grand nombre. Pourquoi donc ne pensés vous pas à présent comme vous penserés alors ? Descendés plus bas encore, transportés vous dans la condition d'un Artisan, d'un Laboureur. Vous êtes Home aussi bien qu'eux ; vous penserés donc come eux ; vous inculquerés de bone heure à vos Enfans qu'ils doivent travailler, que c'est leur destination, qu'une Profession honête est un Fond, qui n'abandonne jamais ; vous les rendrés laborieux. Mais je le vois, votre Orgueil s'offense de la comparaison. Sans doute il vaut mieux pen-

penfer mal, que de penfer come la plus vile partie du Genre-Humain, come le rebut de là Nature, come des Gens, qui n'ont de soutien que vôtre Opulence & le travail de leurs mains : Ce feroit avoir l'Âme bien bafle, que de faire une feule de ces réflexions, qui font familières au plus bas Ordre. En vérité, parce que vôtre Vigneron élève dix ou douze Enfans, exiger que vous, Riches, vous chargiés de cinq ou fix, c'est un raifonnement pitoiable. Non, aprenés à vôtre Enfant, qu'une occupation lucrative est bien au deffous de lui, qu'avoir une Maifon moins bien étofée, moins opulente que la vôtre, c'est tomber dans le bas. Aprenés lui, par vôtre exemple, coment on paffe les jours fans rien faire..... C'est trop m'arrêter avec vous, je ne fais que vous irriter ; ma Morale vous ennuie. Je fai cependant le moien de vous contraindre ; & puis que ma Morale est inutile, je vais parler Politique. Pardon, *Mon cher Lecteur*, c'est un vieux péché d'habitude.

Chés les Romains, ceux qui vivoient dans le Célibat étoient inhabiles à hériter, fi ce n'est de leurs proches Parens ; ceux qui étoient mariés, mais fans Enfans étoient réduits à leur Légitime ; il faloit au moins un Enfant, pour hériter un *Caducum* ou un pré-

préciput ; & ceux qui en avoient trois, jouissoient de plusieurs autres privilèges* ; Enforte, dit *Plutarque*, que plusieurs se marient & ont des Enfans, non pour se procurer des Héritiers, mais pour hériter eux mêmes † ; motif peu noble, à la vérité, mais dont la Société profitoit. Ne pourroit-on pas établir un Impôt, qui se leveroit, en raison directe des Biens, & en raison inverse du nombre des Enfans ? C'est-à-dire, qu'à Biens égaux, celui qui n'auroit qu'un Enfant paieroit quatrefois autant que celui qui en auroit quatre. Le Tarif demanderoit, il est vrai, un Home extrêmement versé dans tous les calculs de Finance ; mais on en trouve. Ajoutés à cela un Impôt considérable sur les Célibataires, & je ne doute pas que les Mariages ne devinssent plus nombreux & plus féconds, le Luxe moindre, l'Industrie plus grande, l'Etat plus riche & plus puissant, les Habitans plus laborieux, moins corrompus, plus heureux.

Au reste, je le dis avec *Phédre*, & je le dis une fois pour toutes, „ Si quelqu'un „ prenoit pour lui en particulier, ce que je „ dis pour tout le monde ; il ne fera que „ dé-

* Voies Juvenal & ses Comentateurs. Sat. IX.
v. 80--89.

† *Plutarchus PERIPHILOSTORGIAS.*

» découvrir imprudemment ce que sa Conf-
» cience lui reproche ; cependant je veux
» bien m'exposer auprès de lui, & lui dé-
» clarer, que je ne prétens désigner perſone
» en particulier, mais ſeulement peindre
» la Vie & les Mœurs des Homes *. A l'é-
gard de la petite Avanture, dont on a lu le
récit, je l'ai tellement dénaturée, que les
Perſones les mieux inſtruites ne ſauroient
la reconoitre. Qu'on me permette cepen-
dant une réflexion qu'elle me fournit : On
y a vû trois Vieillards aſſigés ; un Home,
que la Mort enlève jeune : Si le Père, la
Mère & le Gouverneur du Jeune-Home
étoient morts quelques Mois plutôt, ils
mourroient heureux. Le Jeune-Home meurt
jeune ; il quite vertueux, une Vie qu'il au-
roit peut-être paſſée dans le malheur. Eſt-il
à plaindre ? Pourquoi deſirons nous de
vivre long-tems ?

* Phed. Fab. L. III. Prolog.



S U I T E

*De la DISSERTATION sur l'Origine , la Réligion & les Mœurs des anciens Séquanois *.*

LEs *Senonois Cisalpins*, qui, suivant *Polybe*, s'étoient habitués sur la Côte de la Mer *Adriatique*, où ils formoient une Nation nombreuse & redoutable, surtout aux *Romains*, vont cesser à cette Epoque d'être comptés parmi les Nations **. Quelle douleur pour les *Gaulois Transalpins*, leurs Pères & leurs Fondateurs ! Il est aisé de se la représenter, si l'on considère la satisfaction que ces deux Peuples avoient de se revoir souvent, depuis un Siècle seulement qu'ils étoient séparés : La Voix du Sang se faisoit encore entendre, quoi qu'ils eussent les Alpes à passer pour se rejoindre. Les liaisons anciennes d'amitié, les degrés de Parenté, qui étoient encore dans leur Mémoire, les Alliances continuées & renouvelées, qui vraisemblablement se formoient tous les jours par des Mariages, les secours mutuels dont ils s'entr'aidoient, tant dans la Guerre, que dans tous les besoins de la Vie, devoient être

être

* Journ. Helv. de Janvier pag. 59.

** An de Rome 469. , avant J. C. 283.

être pour eux d'une douceur inéffable. Un Crime rompit tous ces Liens, & causa, par le plus grand des malheurs, la ruine & l'extinction entière des *Séquanois Cisalpins*.

Depuis 10. Ans, c'est-à-dire, depuis la Bataille où le Consul *Decius* s'étoit dévoué, les *Séquanois Cisalpins* étoient en Paix avec *Rome*, ensuite d'un Traité solennel. Ils allèrent cependant mettre le Siège devant *Areso* ou *Arentinum*, dont les Habitans étoient Amis & Alliés des *Romains*. Il étoit naturel, dans cette extrémité, que les Habitans d'*Areso* implorassent la Protection des *Romains*. Ceux-ci envoièrent des Ambassadeurs aux *Senonois Cisalpins*, pour leur représenter qu'ils devoient se ressouvenir du Traité de Paix qui avoit été conclu depuis 10. Ans entre les deux Nations, & ne pas inquiéter des Amis & Alliés des *Romains*. Il n'y avoit rien qui ne fut dans la règle jusques là, mais un certain *Britomaris*, jeune Prince du Sang-Royal, hardi & superbe, assassina les Ambassadeurs des *Romains*, coupa leurs Membres en pièces & foula aux pieds les marques de leur Dignité.

Un si grand Crime ne demeura pas impuni. Le Consul *Dolabella* faisoit en ce tems la Guerre aux *Etrusques*. Il les laisse, marche contre les *Senonois*, en défait une partie,
qui

qui étoient venus à sa rencontre, brûle leurs Bourgs, passe au fil de l'Épée tous ceux qui étoient en âge de porter les Armes, emmène en servitude les Enfans, les Femmes & les Vieillards.

Le sort des Armes fut un peu différent devant *Areso*. Le Préteur *Cecilius* y fut défait par les *Senonois* joints aux *Etrusques*, son Armée fut taillée en pièces, & plus de 7000. Romains y périrent, parmi lesquels il y avoit 7. Tribuns Légionnaires.

Fiers de ce succès, & pour venger leurs Frères, défaits par *Dolabella*, les *Sénonois* marchent contre *Rome*, pour tacher de la surprendre, come ils avoient fait autrefois en partant de *Clusium*, mais ils n'allèrent pas loin. L'autre Consul *Domitius* les aiant rencontré sur leur route, leur livre Bataille, & achève de les détruire. Le peu qui échapa au carnage, se coupa la Gorge. Ainsi périt, jusqu'au dernier, la Nation *Senonoise* ou *Séquanoise* qui s'étoit habituée en *Italie*, & les *Romains* se rendirent Maîtres de tout le País qu'ils occupoient auparavant.

On peut mettre en parallèle la perfidie de *Britomaris* avec celle des Ambassadeurs *Romains*, lorsque *Brennus* partit de *Clusium* pour les en punir; car come *Britomaris* viola le Droit des Gens par un Crime horrible,

rible, en assassinant les Ambassadeurs de Rome, les *Fabius*, Ambassadeurs des Romains, l'avoient aussi violé, en combattant pour les *Clusiens*, contre les *Gaulois* auxquels ils avoient été envoyés. Le Siége de *Clusium*, par les *Senonois*, avoit attiré des Ambassadeurs Romains dans leur Camp, pour faire cesser une Guerre entreprise contre leurs Amis & leurs Alliés, de même le Siége d'*Areso* par les *Senonois*, avoit engagé les Romains à envoyer des Ambassadeurs aux *Senonois*, pour leur persuader de ne point continuer à faire la Guerre à leurs Alliés, contre la foi des Traités. Si le mépris que firent les Romains des Remontrances des *Gaulois Senonois*, qui demandèrent, pour toute satisfaction, qu'on leur livra les Ambassadeurs, qui avoient violé le Droit des Gens en prenant les Armes en faveur de leurs Ennemis, si ce mépris, dis-je, causa la prise & la destruction de Rome, le crime de *Britomaris* causa aussi la ruine & l'extinction entière de la Nation *Senonoise* en *Italie*.

Ainsi des crimes tout semblables ne demeurèrent pas impunis, & la Fortune, qui se joue souvent des projets les mieux concertés, fût toujours, en ces deux mémorables Evénemens, du côté de la Justice.

Les Romains, qui apelloient les *Senonois*
des

les *Barbares*, ne l'étoient ils pas eux mêmes plus qu'eux ? Ne marquèrent ils pas plus de cruauté, & moins d'attention à la Justice, au droit & aux bienféances. Il ne tint qu'aux *Romains* d'éviter la Guerre en livrant leurs Ambassadeurs à *Brennus* ; au lieu qu'il ne dépendit point des *Sénonois* de livrer *Britannaris* aux *Romains*, pour réparer l'assassinat commis. Aussi tôt, & sans demander satisfaction, les *Romains* marchèrent aux *Sénonois* sans prendre conseil, dans cette première ardeur, que de leur ressentiment. *Brennus* & les *Senonois* conurent mieux les règles de la justice & du droit des Gens ; ils ne se déterminèrent à la Guerre contre les *Romains*, qu'après leur avoir envoyé des Ambassadeurs, qui en furent méprisés & renvoyés sans satisfaction.

Plutarque, en la Vie de *Marcellus*, & *Polybe* racontent le sujet d'une nouvelle Irruption des *Gaulois* en *Italie* contre les *Romains*, en l'An de Rome 525. 227. Ans avant J. C. Ils nous disent que les *Romains* s'étant emparés des Terres du *Picenum*, qui appartenoient aux anciens *Senonois*, & en ayant fait le partage, cela déplût aux *Transalpins* ; car quoi que les *Senonois Cisalpins* eussent été totalement détruits, néanmoins les *Transalpins*, leurs Frères & fondateurs,

pré-

prétendirent que ces Terres devoient leur appartenir par Droit de Succession. D'autres disent, mais sans fondement assuré, que les *Gaulois Boiens & Insubriens*, les *Venetes* & les *Genomans*, irrités aussi de ce partage fait à leur préjudice, appellèrent les *Gaulois Gesattes* * à leur secours. *Polybe*, à cette occasion, rejetant l'idée qu'ils étoient appelés *Gesattes* du nom de leur Armure nommée *Gesum*, dit que ce mot signifie une certaine solde pour laquelle ils servoient, mais le vrai est, que le Nom de *Gesattes* vient de celui de *Gesum*, espèce d'Armure particulière aux *Sénonois*.

L'Historien Moderne de la *Suisse* convient bien que les *Gesattes* tiroient ce Nom de leur Armure, & come il ne peut, contre la foi de *Tite-Live*, disconvenir que les *Senonois* ou *Séquanois* n'eussent aussi cette espèce d'Armure,

M

mure,

* *Laurent Echard*, dans son *Histoire Romaine*, traduite de l'*Anglois*, dit sans aucun fondement, que les *Gesattes* étoient un Peuple qui habitoit près du *Rhône*, & ailleurs il dit, que les *Senonois* sont les Peuples de *Sens*. Voilà comment les Modernes défigurent l'Histoire & donent la torture aux Lecteurs attentifs. Le même Auteur dit ailleurs, L. II. Chap. I. que les *Sedunois* étoient à ce que l'on croit Habitans du *Chablais*, le long du *Rhône*, ce qui fait voir que les *Sénonois* n'étoient pas dans cet endroit, & qu'un raport dans les Noms a causé son erreur.

mure, voulant cependant attribuer aux *Helvétiques* la Gloire des Exploits des *Gaulois Gessates*, il dit, que les *Helvétiques* & les *Séquanois* étoient armés de la même manière. Voilà sur quoi il se fonde, pour se prévaloir de l'Autorité de *Tite-Live*, en faveur de sa Nation. Cependant, il est obligé de convenir, que dans l'Expédition de *Brennus*, les *Helvétiques*, qu'il suppose être connus sous le nom de *Gessates*, étoient à la Solde des *Sénonois*, & malgré cela il soutient le Paradoxe que *Brennus* Roi ou Général de cette Armée, étoit *Helvétien*.

La même prévention ne lui auroit elle point persuadé, aussi, que les Rois *Aneroeste*, *Britomaris* *, & *Concolitan*, qui furent en *Italie* avec une Armée de *Sénonois* & passèrent les Alpes en cette Année, à l'occasion du partage des Terres du *Picenum*, étoient aussi *Helvétiques*, l'un Avoier de *Soleure*, l'autre de *Zurich* &c. Il auroit peut être trouvé cela aussi dans ses Mémoires, come l'Anecdote curieuse touchant *Brennus*.

Quoiqu'il en soit, il est certain que cette Expédition nouvelle fit trembler les *Romains*, parceque jamais il n'étoit sorti des *Gaules*

une

* Nous remarquerons ici, que ce Nom est celui que *Tite-Live* donne à ce Prince: Mr. *Rollin*, l'appelle *Viridomare*.

une Armée plus nombreuse ni plus formidable : Aussi fût il fait une Loi qui ordonoit , que les Prêtres ne seroient point exemts de porter les Armes dans cette dangereuse occasion , ce qui auroit lieu toutes les fois qu'il seroit question de Guerre contre les *Gaulois*. Les Préparatifs des *Romains* furent grands; ils n'empêchèrent cependant pas qu'ils ne fussent vaincus dans une première rencontre près de *Clusium* , où ils perdirent six mille Homes.

Mais à la Bataille de *Telamont* , Ville d'*Etrurie* , les *Senonois* s'étant trouvés renfermés entre deux Armées Consulaires , comé i's se retiroient déjà , avec un riche Butin , ils furent défaits à leur tour. Quarante mille Homes restèrent sur la place ; le Roi *Concoticus* y fût tué ; le Roi *Aneroejle* s'étant tiré à l'écart , se coupa la gorge , & ses Amis suivirent son exemple. Le Consul *Emilius* en reçût l'honneur d'un Triomphe magnifique.

Trois Ans après , sous le Consulat de *Flaminius* , il se donna encore une nouvelle Bataille sur les Rives de la Rivière d'*Adda* , contre les mêmes *Senonois*. Les *Romains* y eurent tout l'avantage.

Tant de pertes , au lieu de décourager les *Gaulois Senonois* , ne servirent qu'à les ranimer d'une ardeur nouvelle , & à leur inspirer

de nouveaux projets de vengeance. L'Année suivante, sous le Consulat de *Marcellus*, la Guerre se renouvela. Le Consul *Marcellus*, aiant tué de sa Main le Roi *Britomaris*, au fort de la mêlée, rapporta à Rome les Dépouilles *opimes* & les apendit au Capitole. Alors les *Gesattes* se retirèrent en assés bon ordre, d'abord à *Milan*, & ensuite, dans leur Patrie.

Mais! suivant *Tite-Live*, il faloit qu'il y eût deux Rois *Britomaris*. L'un fût pris à la Bataille d'*Adda* & mené à Rome pour servir à l'ornement du Triomphe de *Flaminus*. L'autre fût tué l'Année d'après, de la propre main de *Marcellus*.

Onze Ans après la Bataille de *Telamont* *, les Romains eurent sur les bras *Anibal*. Les Gaulois *Cisalpins* acoururent en foule dans son Armée, mais les *Transalpins* n'y parurent point. Ils se contentèrent de lui acorder un libre passage dans les *Gaules*, & refusèrent constamment de se joindre à ses Troupes. Cette conduite ne fût point l'effet d'aucune amitié qu'ils portassent aux Romains; mais par une sage politique, ils crurent devoir attendre l'événement des Combats qui alloient se livrer, entre deux Peuples puissans, qui dispuoient entr'eux de l'Empire du Monde, & qui pourroient s'afoblir &

s'en-

* An de Rome 536. & 416. av. J. C.

s'entredétruire , sans qu'on se mêlat de leurs Affaires. *Asdrubal* fût , en cela , plus heureux que son Frère *Anibal* ; il emmena avec lui plusieurs *Gaulois Transalpins* , qui furent les Compagnons de ses malheurs & de sa défaite : Ce qui influa beaucoup sur la ruine totale de l'Empire *Cartaginois*.

L'An 631. de *Rome* , arriva la Guerre des *Romains* contre les *Allobroges*. Les premiers y furent Vainqueurs sous la conduite de *Fabius-Maximus* , qui en prit le Nom. d'*Allobrogique*. On ne cite ici cette Guerre , que pour avoir occasion de remarquer , que dès l'An 634. jusqu'en 636. elle donna déjà lieu aux *Romains* , à ce que des Auteurs prétendent , de conquérir assés de Pais dans les *Gaules* , pour en faire , ce qu'ils appellèrent depuis , la *Gaule Narbonoise*. Mais comment concilier l'idée de cette prétendue Conquête , à cette époque , avec ce qui arriva depuis l'An 668. de *Rome* , 184. Ans avant J. C ? Une Troupe de *Gaulois Transalpins* , au nombre de 12000 , sans être avouée des Chefs de la Nation , passa les Alpes & s'en alla bâtir une Ville près du lieu où est aujourd'hui la Ville d'*Aquilée*. Quoique ces Avanturiers ne fussent point venus hostilement en *Italie* , qu'ils n'y eussent comis aucun désordre , & qu'ils ne fussent armés que de Pèles , de

Pioches, & autres Outils nécessaires pour remuer la Terre & pour bâtir, le Sénat en prit l'alarme. Il envoya des Ambassadeurs aux Chefs de la *Gaule Transalpine* * pour se plaindre de cette irruption. Il falloit que le goût en fût bien passé alors, car les Ambassadeurs furent très bien reçus. On les renvoia comblés de présens, & l'on donna ordre à ces Avanturiers sans aveu, de revenir dans leur Patrie. Quoiqu'ils se fussent présentés au Sénat, pour avoir la permission de rester en *Italie*, le Sénat leur fit cette réponse mémorable; *Que les Montagnes qui les separoient, étoient des Bornes que la Nature avoit placees a dessein & rendies presque impraticables, pour separer les deux Regions; & que ceux qui entreprendroient de les franchir s'en trouveroient mal.*

Ce Discours étoit beau; mais il prouve que *Laurant Echard*, ou plutôt l'Auteur *Anglois* qu'il a traduit, s'est trompé quand il suppose, que les *Romains* avoient déjà conquis quelques Pais au delà des *Alpes* à cette époque, & il y a apparence qu'il a confondu les Alliés & les Amis avec les Sujets. Mais ces Bornes si respectables; rien n'empêcha les *Romains* de les franchir eux mêmes peu de tems après.

* A en juger par la suite de l'Histoire, ce fut vraisemblablement aux *Sequanois* & *Aeduens*.

Dès l'An 568. de Rome, jusques à l'An 696. c'est à dire jusques à l'arrivée de Cezar, les *Séquanois*, loin d'avoir rien à démêler avec les *Romains*, furent au contraire leurs Amis les plus fidèles. Au passage des *Cimbres* & *Teutons*, ces Barbares fortis du Nord, de la *Suède*, du *Dannemarck* & de la *Norvege*, pour venir fondre en *Italie*, les *Séquanois* ne se joignirent point à eux come firent les *Helvétiques*, qui eurent lieu de s'en repentir. De plus, pendant cet espace de tems, qui fût de 128. Ans, les *Séquanois* furent perpétuellement harcelés par d'autres Ennemis, contre lesquels la Protection des *Romains* leur fût dans la suite très utile & nécessaire. *Arioviste*, Roi des *Germanis*, les inquiétoit d'un côté; de l'autre les *Helvétiques*, ennuiés d'habiter une Terre ingrate & stérile, qui n'étoit pas capable de les nourrir, s'étoient répandus dans la *Séquanie* & dans le reste des *Gaules*. Outre cela ils avoient de tems en tems quelques différens avec les *Aeduens*.

On parlera d'abord de l'Emigration des *Helvétiques* hors de leur Patrie, pour chercher des Demeures plus comodes dans les *Gaules* & principalement chez les *Séquanois* leurs Voisins. C'est cette Emigration, jointe aux invitations réitérées des *Æduens*, qui atira les Armes des *Romains* dans les *Gaules*.

Les *Helvétiens* donc (car *César* ne les nomme pas *Gejattes*) ennuiés de vivre dans un Pais où, par défaut de subsistance, ils étoient dans de perpétuelles discordes, prirent le parti désespéré de bruler 12. de leurs Villes & plus de 400. Villages pour s'interdire à jamais la liberté de rentrer dans leur Patrie.

Dans le tems de cette Emigration des *Helvètes*, qui étoient au nombre de plus de 300. mille, *César* étoit dans la *Gaule Cisalpine*. L'Alarme fut générale dans toutes les *Gaules* & ni causa pas moins d'éfroi que l'arrivée des *Cimbres* & des *Teutons*. Les *Sequanois* ne furent pas des derniers à recourir à la protection de *César*, pour se garantir d'un danger aussi pressant.

César charmé d'avoir cette occasion d'entrer dans les Affaires des *Gaulois Transalpins*, pour en faire la conquête, se transporta aussi tôt aux environs de *Genève*. Chacun fait qu'il signala en ce Pais ses premières Armes contre les *Helvétiques*, & qu'il leur barra le passage en faisant tirer une Ligne de neuf Milles de longueur, depuis *Genève* jusqu'au *Mont Jurat*.

Quand les *Helvétiques* virent que ce passage leur étoit interdit, ils prirent leur route par la *Séquanie*. *César* les suivit & les batit si bien

bien en deux rencontres, que de 300. mille qu'ils étoient, ils se trouvèrent réduits au nombre de cent dix mille, que *Cézar* renvoia dans leur Pais avec une Escorte.

Voilà quel fut le succès de l'Emigration dangereuse des *Helvétiques*, qui fit prendre goût à *Cézar* pour la Conquête de la *Gaule Tranjalpine*.

Les *Sequanois* délivrés de ce danger par les Armes de *Cézar*, implorèrent encore à cette même époque sa protection contre *Arioviste* Roi des *Germanis*. Cet incomode Voisin avoit trop souvent passé le Rhin & s'étoit emparé d'une partie de la *Séquanie*. Il avoit pénétré jusqu'à *Besançon*, la Métropole des *Sequanois*, ou il s'étoit fait voir à réitérées fois. Enfin, come le disent la plupart des Historiens, il s'étoit érigé en Tyrann de la *Séquanie*. *Cézar* prit en main la défense des *Séquanois*. D'abord, pour observer les bienféances, il fit prier ce Prince par ses Ambassadeurs de rendre aux *Séquanois* leur ancienne liberté. La réponse ambiguë qu'ils en raportèrent ne satisfit nullement *Cézar*. Il eut cependant depuis un entrevüe avec lui & il y a aparence qu'elle se fit à *Besançon* même, si l'on en croit de vieux Manuscrits. *Arioviste*, qui n'avoit demandé cette entrevüe que pour surprendre les Romains, fut pris dans ses propres pièges.

César avoit fait avancer les Troupes avec tant de diligence, qu'*Arioviste* eût lieu de souhaiter d'être au milieu de ses Etats. L'Armée d'*Arioviste* s'avance, le Combat s'engage sur un Côteau, les *Germanis* descendent dans la Plaine, la Bataille devient générale, les *Germanis* sont vaincus & poursuivis jusqu'au *Rhin*. *Arioviste* n'échappa qu'à peine, à la faveur d'une Barque de Pêcheurs; deux de ses Femmes & autant de ses Filles demeurèrent Prisonnières des *Romains*.

Le plus fameux Exploit de *César*, & en même tems le plus décisif, fut la défaite de *Vercingetorix*, l'An 702. de Rome. Ce Chef, à la tête d'une des plus grandes Armées qu'eussent encore assemblé les *Gaulois*, livra Bataille à *Cesar*, le mit en grand danger, mais enfin fut vaincu.

Après cette défaite, les *Gaulois* se retirèrent à *Alexie*, Ville des *Mandubiens* en *Bourgogne*, dont les *Romains* allèrent aussitôt former le Siège, qui fut un des plus grands & des plus mémorables dont on ait jamais parlé. *César* y fût lui même assiégé dans son Camp par une Armée de 250000. *Gaulois* qui étoient venus au secours d'*Alexie*, où *Vercingetorix* s'étoit renfermé avec 80000. Homes; mais *César* batit l'Armée de secours, & *Alexie* fut enfin réduite.

César alla ensuite se délasser de ses fatigues dans un lieu nommé *Bibracte*, pres de *Beaume*; mais peu de tems apres aiant appris qu'il se faisoit de nouveaux mouvemens dans l'intérieur des *Gaules*, il partit pour aller former le Siège d'*Uxellodunum*, en *Quercy*, dont il fit la Conquête. Ce dernier Exploit termina la Guerre des *Gaules*, qui dès lors demeurèrent toutes sous la Domination des *Romains*.

Il se présente ici une Question : Où étoit cette fameuse Ville d'*Aléxie* capable de contenir en son enceinte une Garnison de 80. mille Hommes? Quelle étoit cette Contrée des *Mandubiens* où s'assemblerent 250. mille Gaulois? Où se donna cette grande Bataille dont le succès fut à la fin si heureux pour les *Romains*?

Oseroit on hazarder une conjecture, c'est que les *Mandubiens* étoient Habitans d'une Contrée sur la Rivière du *Doux*, qui a sa source & son cours dans la *Séquanie*; & come le *Doux*, du tems des *Romains*, étoit apellé *Dubius*, *quasi in utram partem vertere debeat nescius*, les *Mandubiens* étoient des *Manans* habitués sur les Rives du *Doux*, *Manentes ad Dubium*, d'où est venu le Nom de *Mandubiens*.

Depuis César, jusqu'au premier Roi de *Bourgogne*, il s'écoula 518. Ans. Durant

tout ce tems, les *Romains*, malgré la décadence de leur Empire, déchiré de toutes parts, ne laissèrent pas de conserver une partie de celui des *Gaules*.

Pendant une si longue suite d'Années, les *Gaulois* eurent bien le tems de prendre les Mœurs & les Coutumes des *Romains*. Pour juger des Mœurs, de la Religion & du Gouvernement des Anciens *Séquanois*, il faut donc les considérer sous deux époques, avant & après la Domination des *Romains*. Mais comment pourroit on s'assurer de rapporter ici du vrai & du certain, sur une petite Contrée presque inconnue & qui n'a jamais eû d'Historiens, tandis que les Savans ont été en de si grandes disputes & ne se sont jamais acordés, sur plusieurs articles importans concernant les Mœurs & la façon particulière de vivre des *Romains*, cette Nation si célèbre & connue? Ce seroit pis encore, si l'Histoire de *Rome* n'avoit pas été écrite par tant d'Historiens illustres, qui ont fait conoitre la plupart des Nations de la Terre, & auprès desquels il faut recueillir ce qui concerne la nôtre en particulier.

Avant *César*, les *Séquanois* avoient leurs *Druides* qui étoient leurs Savans & leurs Docteurs. Ils y étoient en singulière vénération, tant par leur Naissance que par leur Autorité. On ne les prenoit que dans les

plus nobles Familles; ils jugeoient & connoissoient de toutes les Affaires, de quelque nature qu'elles fussent, & en décidoient souverainement & sans apel. Ils étoient les Mathématiciens, les Philosophes, les Jurisconsultes, les Orateurs, les Théologiens & les Médecins de la Nation. *Pasquier* dit, que quiconque refusoit de leur obéir étoit déclaré impie & scélerat, & *César* dit la même chose en ses *Comentaires*. Les Druides excommunioient aussi à leur manière, en retranchant des Assemblées de Religion & en interdisant tout sacrifice à quiconque étoit assez hardi pour leur résister.

L'Ordre des Druides étoit le premier de tous les Ordres. Après celui là venoit celui des Chevaliers, tous issus de la première Noblesse. Une partie des Druides étoit employée à l'Instruction de la Jeunesse; une autre vaquoit à la Contemplation & à consulter les Augures; une autre au Culte des Dieux.

Suetone, en la Vie de *Claude*, assure qu'ils étoient dans l'usage de sacrifier des Humains & d'immoler des Hommes dans les tems critiques & dans la nécessité de leurs affaires, & qu'ils avoient pris à juger des choses futures par la chute de cette misérable Victime, par le déchirement de ses Membres & la manière dont couloit son Sang. On trouve,

dans l'ancien Manuscrit d'une Oraison Latine, ces propres paroles, qui s'accordent bien avec ce que les anciens en ont écrit ; *Quis miretur quod eo crudelitatis devenerint, ut pro Victimis vivos Homines juxta Druidarum suorum Leges ad periculis morbos & se se à periculis liberandos immolarent.*

On dit d'eux qu'ils portoient la barbarie jusqu'à humer le Sang de la Tete de leurs Prisonniers de Guerre.

L'un de leurs principaux points de Théologie étoit l'Immortalité de l'Ame & la Métempicoïse.

Le Guy de Chêne étoit en singulière vénération chez eux. Ils ne faisoient point de Sacrifices sans Chênes. Les Druides enseignoient & dogmatisoient dans les Forêts de Chênes. La Cérémonie en usage & come consacrée étoit celle du Guy, l'An neuf. Les dérèglemens les plus honteux, les plus infames prostitutions marchaient à la suite de ces noirs sacrifices en ces lieux écartés, & les Druides & les Sacrificateurs avoient l'adresse & la fourberie de les couvrir du Voile respectable des Mystères de la Religion, qu'il n'étoit permis à personne de divulguer.

Mais pourquoi cet usage d'enseigner, de dogmatiser & de sacrifier par préférence dans l'obscurité des Forets, & de prescrire aux jeunes Gens l'âge de Puberté pour pouvoir

y être admis? Quel déplorable aveuglement? Telle étoit pourtant la Religion de nos Pères. Quel sujet d'humiliation pour nous, & de reconnoissance envers Dieu d'avoir permis que la lumière dissipât l'horreur de ces Ténèbres.

Les Druides croioient le Monde éternel, aussi bien que les Ames; ils étoient cependant dans l'idée qu'un jour le Feu & l'Eau prevaudroient Dépositaires des choses saintes & sacrées, ils conservoient la Mémoire des Actions des grands Hommes dans 24. mille Vers, qu'ils ne permettoient pas qu'on écrivit, mais qu'ils faisoient apprendre par cœur à leurs Disciples.

Ils étoient grands Rimeurs, ainsi que les *Gaulois* en général, auxquels l'on attribue l'invention de la Rime, dont leurs Bardes faisoient une profession particulière. Quelques uns disent cependant, que les *Goths* avoient apporté ce goût dans les *Gaules*.

Les Druides étoient exemts de toutes sortes de Charges & d'Impôts, & ne servoient point dans la Guerre. L'on prétend qu'il y avoit aussi des Femmes *Druides*, soit qu'elles fussent de la race des Druides, soit qu'elles en eussent épousé, qui se mêloient de Prophétie & de Démonstration. Mais l'existence des Femmes Druides, a été revoquée en doute par divers Savans, & entr'autres par *Saumaïse*.

La Chasse & le Laitage fournissoient aux *Séquanois* leur nourriture la plus ordinaire. Ils avoient la Taille haute & la Peau fort blanche; leurs Cheveux étoient courts par derrière, & ils les laissoient croître fort longs par tout ailleurs. Leurs Vestes étoient si ferrées, qu'on leur voioit toute la forme du Corps; elles ne descendoient pas plus bas que les Genoux. Ils se ferroient le Ventre d'un large Baudrier, qui servoit à porter leurs Epées. Dans leur jeunesse, ils étoient extrêmement exercés & adroits à lancer le Javelot. Ils avoient tant de bravoure, que la Mort pouvoit les abatre, mais jamais leur faire peur *. Ils étoient naturellement inconstans & legers, & n'avoient de constance que dans l'amour de leur Liberté.

Il n'étoit pas permis aux Enfans des *Gaulois* de voir leurs Pères, avant qu'ils fussent en état de porter les Armes.

Les

* Cette Nation est si guerrière encore, qu'on a compté jusqu'à 50. mille Comtois au Service du Roi, dans les dernières Guerres, & que 35. mille Volontaires s'enrollèrent généreusement pour défendre la Province contre les Autrichiens, lors que le Prince *Charles* tenta le passage du *Rhin*. La Noblesse & les Seigneurs de Terres devoient commander ces 35. mille Volontaires, qui étoient déjà exercés & prêts à partir au premier ordre.

Les Maris avoient puissance de vie & de mort sur leurs Femmes, de même que les Pères sur leurs Enfans

Les Maris immoloient à leur ressentiment leurs Femmes adultères, ou se contentoient de les foire foueter publiquement & de leur faire raser les Cheveux.

Les Funerailles des *Séquannois* étoient magnifiques, on bruloit avec eux tous leurs Meubles les plus précieux, leurs Armes, leurs Habits, leurs Chiens & leurs Esclaves. Les vivans écrivoient des Lettres à leurs Parens & Amis décédés & le dernier mort étoit chargé souvent de plusieurs dépeches, qu'on enfermoit dans son Tombeau, pour les rendre en l'autre Monde. Des Coliers, des Bracelets & des Chaines d'or de grand prix, faisoient leurs ornemens militaires & désignoient les grands Homes. Ils ne quitoient jamais leurs Epées pas même dans les Conseils.

Tels étoient les anciens *Séquannois* & les Gaulois en général, avant l'arrivée de Cészar; mais après avoir été soumis aux Romains, ils en prirent peu à peu les Mœurs & les Coutumes.

Sous cette Domination, les Druides commencèrent à perdre une partie de leur crédit & les Gaulois en général s'acomodèrent insensiblement

siblement de la Religion des Romains & des Grecs. L'urbanité, la politesse s'introduisirent à la fin dans les Gaules avec les Sciences & les Arts. La Ville d'Autun devint l'Ecole générale de la Noblesse Gauloise; les vices honteux en furent bannis. Les Femmes vécutent avec beaucoup plus de retenue & de modestie qu'auparavant. Les Femmes & Filles de condition sur tout étoient si chastes, que s'il s'en trouvoit qui eussent failli, c'étoit une tache pour la Famille.

Les Plaidoiers se faisoient en Latin. L'Administration de la Justice prit une forme.

Peu à peu les Gaulois apprirent à s'armer à la Romaine.

Chaque Divinité du Paganisme avoit son Temple & chaque Temple avoit son Prêtre pour le desservir. Le Prêtre d'un Temple ne pouvoit s'absenter plus de deux jours; *Ce qui est déplorable à savoir*, dit Amelot de la Houffaye, *vu que le Devoir de la Résidence est si négligé parmi les Prêtres de la véritable Loi.*

Sur le Mont où est aujourd'hui la Citadelle de Besançon, & où étoit ci-devant la Cathédrale de St. Etienne, étoit autrefois le Pantheon ou le Temple de tous les Dieux; *In Monte Caelii conservaverant Locum quem nunc Stephanum vocant, tunc autem Pantheon.*

On pourroit dire encore quelque chose dans

la fuite, sur les *Anciens Sequanois*, si cet
Estat ne déplait point ;

*Quis autem Virtutem amplectitur ipsam,
Promia si tollas ?*



ASSEMBLEE publique tenue le 31. Jan-
vier 1754 par l'Académie des Sciences,
Belles lettres & Arts de BESANCON,
à l'occasion de la mort de Madame la Du-
chesse DE TALLARD.

L'Académie de Besançon aiant fait faire un
Service solennel, le Jeudi 31. Janvier
1754 pour Mad. la Duchesse DE TALLARD,
dans l'Eglise des Pères Carmes de la même
Ville, s'assembla l'après midi du même jour,
dans la Sale du Palais de M. le Gouver-
neur, ou elle avoit indiqué une Séance pu-
blique, pour y prononcer l'Eloge funebre
de Mad. la Duchesse de Tallard. M. le
Duc DE RANDAN, Lieutenant Général de
la Province, M. de QUINSONNAS, Pré-
mier Président M. de BEAUMONT, Inten-
dant, Directeurs nés, y assistèrent, de
même que tous Mrs. les Académiciens rési-
dens à Besançon. L'Assemblée étoit nom-
breuse, & la Sale remplie des Persones les
plus distinguées de la Ville.

Lorsque la Compagnie fût formée, M. l'Abé DAUDEUX, Conseiller-Clerc au Parlement de Besançon & Président de l'Académie, fit l'ouverture de cette Séance par un Discours, dans lequel il anonça le sujet de cette Assemblée, & s'expliqua en ces termes.

„ La Cérémonie qui vous rassemble au-
 „ jourd'hui, est le fruit de la Sageffe & du
 „ Sentiment, qui président a vos délibéra-
 „ tions. Vous savés que les honeurs déferés
 „ à la mémoire des morts, ne sont point
 „ chés les Homes les éfets de la Mode, ou
 „ du Caprice; ils firent toujours partie des
 „ Devoirs les plus sacrés de la Religion, &
 „ de la Societé civile. Cette pieuse Coutu-
 „ me, áussi ancienne que le Monde, uni-
 „ forme, dans ses principes, variée dans
 „ sa pratique, présente à l'Univers un spec-
 „ tacle digne de nos respects; il aquite la
 „ Pieté & la Reconoiffance; il inspire l'E-
 „ mulation, il excite à la Vertu; il con-
 „ serve la mémoire des grandes Actions:
 „ C'est un tribut, que les Romains ren-
 „ doient aux Femmes illustres.

„ Et où en trouver une qui en fut plus
 „ digne que Madame la Duchesse *de Tallard*?
 „ Je laisse à l'Orateur, à qui son Eloge fu-
 „ nèbre est confié, le soin d'être le fidèle In-
 „ terprète de vos sentimens; les aclamations
 „ qu'il a si souvent mérité dans le Temple de

„ la Justice, nous répondent de celles, qui
 „ vont lui être prodiguées dans celui des
 „ Muses.

Ensuite M. DE FRASNE, Avocat Général honoraire du Parlement de *Besançon*, & Membre de cette Académie, fit l'Éloge funebre auquel il étoit appelé. On y reconut; le Talent de la parole, ces Tours ingénieux, cette Éléance de stile, qui lui sont naturels.

„ Cette Dame; dit-il, acordoit son es-
 „ time à cette Compagnie. C'étoit l'Ouvra-
 „ ge de M. le Duc de Tallard. Elle voioit
 „ que cet Etablissement n'avoit pour objet,
 „ que le Bien public, le progrès des Scien-
 „ ces dans cette Province. En faloit-il d'a-
 „ vantage pour une Ame aussi genereuse
 „ que la sienne.

Le Portrait qu'il fit de cette Illustre Dé-
 funte frapa par sa ressemblance. . . „ La Na-
 „ ture, ajouta-t'il, en répandant des gra-
 „ ces sur sa Personne, ne se borna pas à
 „ ces Présens, souvent trop peu dura-
 „ bles, elle lui prodigua ses Dons les plus
 „ précieux; un Esprit juste & pénétrant,
 „ mais qui par ses agrémens se rendoit
 „ propre a tout; un Caractère ferme &
 „ rempli de dignité, mais qui ne prit jamais
 „ rien sur les douceurs de la Societé; une
 „ Ame élevée & naturellement courageuse,

„ mais qui se distingua toujours par sa
 „ Bonté , firent apercevoir de bone heure
 „ ces Talens rares , qui devoient un jour la
 „ faire choisir , pour remplir cette Place
 „ importante qui lui a été confiée.

Ce Magistrat rapella ensuite l'Epoque de
 ce choix glorieux : Voici ses expressions.

„ Cet Evénement , où toute la France fit
 „ éclater sa joie , parce qu'il remplissoit ses
 „ plus ardents desirs, la Naissance de Mgnr.
 „ le Dauphin , le Roi par une atention di-
 „ gne de sa Bonté , marqua à Mad. la Du-
 „ chesse de *Tallard* , l'Estime qu'il en faisoit,
 „ en choisissant ces premiers momens de
 „ l'allégresse publique, pour déclarer , qu'il
 „ lui avoit acordé la survivance de Gou-
 „ vernante des Enfans de France. Le jeune
 „ Prince , Objet des desirs & des espéran-
 „ ces de la Nation , ne fût plus celui de ses
 „ craintes , l'on savoit que Madame la
 „ Duchesse de *Tallard* veilloit à sa conser-
 „ vation.

L'Orateur la suit dans l'Exercice de ces
 importantes fonctions , il nous la peint ocu-
 pée , „ sans cesse a écarter de ses Augustes
 „ Elèves jusqu'à l'ombre même du danger,
 „ à saisir les circonstances les plus legères ,
 „ en aparence indiférentes pour leur faire
 „ apercevoir les premiers rayons de lumière,
 „ dont

„ dont les traces une fois formées, ne s'é-
 „ facent plus, à changer des Conversation
 „ familières & enjouées en véritables Le-
 „ çons de Sageſſe & de Vertus, par les traits
 „ aimables dont elle les embélišoit, enfin à
 „ graver dans leurs Cœurs ces ſentimens
 „ élevés, qu'elle pouvoit dans une Source
 „ féconde; c'eſt à dire dans ſon Ame &
 „ dans ſa Maiſon, où elle avoit appris, de-
 „ puis long-tems, les Devoirs de ceux,
 „ qui ſont deſtinés à commander aux autres.

„ Madame la Duchefſe *de Tallard* poſſè-
 „ doit un Talent, dont on trouvera peu
 „ d'Exemples; on n'oubliera jamais ces ré-
 „ ponſes pleines de grandeur & de majeſté,
 „ qu'elle inſpiroit à M. le Dauphin & aux
 „ Princeſſes, lors que les Ambaſſadeurs des
 „ Puiffances étrangères étoient admis à leurs
 „ Audiences; ils en ſortoient toujours pé-
 „ nétrés d'admiration & de reſpect.

„ La bonté de ſon Cœur prévenoit ceux,
 „ qui deſiroient d'avoir l'honneur de s'apro-
 „ cher de nos Auguſtes Princes; pour peu
 „ que l'on fut d'un Rang connu, cette faveur
 „ n'étoit refusée à perſone: . . . *Aprochés*,
 „ dit-elle un jour, à un Officier de cette
 „ Province, connu par ſon mérite & par ſes
 „ belles Actions, *aprochés, Monsieur; vous*
 „ *ſervés ſi bien vos Maitres, qu'ils ne peuvent*
 „ trop tôt recevoir vôtre hommage.

M. De *Frasne* termina son Discours par le Spectacle touchant de la mort de Mad. la Duchesse de *Tallard*. Il montra sa résignation aux Décrets de la Providence, son courage au milieu des douleurs les plus aiguës, & les témoignages de sensibilité qu'elles reçût de toute la Cour dans ses derniers momens. Il n'omit pas, que la Reine ayant marqué à Mad. la Duchesse de *Tallard*, combien elle étoit édifiée de sa fermeté, elle lui répondit: *Je serois bien plus ferme, Madame, si j'avois vécu come Vòtre Majesté.* Ce sentiment, digne d'une Héroïne Chrétienne, rappellera à jamais les Vertus de Madame la Duchesse de *Tallard*, nos justes Regrèts, & le souvenir des Services importans qu'elle a rendu au Roi & à l'Etat.





HISTOIRE

*De la Confédération Helvétique, par Mr.
ALEXANDRE-LOUIS DE WATTEVILLE,
du Conseil Souverain de la République de
BERNE, & Baillif du Comte de Nidau.
Se vend à Berne chez Gottschall & Com-
pagnie, MDCCLIV. Avec approbation &
privilege:*

UNc Histoire écrite par une Personne de Rang, qui, aux avantages des lumières & du discernement, joint les privilèges de la Place qu'il occupe, fera toujours plus digne de l'attention des Lecteurs curieux. C'est peu de dire que les Faits peuvent lui être connu, avec plus de certitude, parce que les Archives lui sont ouvertes avec plus de facilité, & que, chacun s'empressant de rendre hommage à des talens, qui, plus exposés, sont mieux reconus, se fait un devoir de lui communiquer les Pièces anecdotes qu'il possède: Né pour les Emplois & les Affaires, l'Education qu'il reçoit, les Etudes qu'il fait, les Secours dont il jouit, formant son Goût, en enrichissant son Esprit, l'un acquiert aisément plus de sûreté, l'autre plus d'étendue. S'il écrit, il fait mieux apercevoir l'enchainure des Evénemens, la cause

des

des Révolutions, l'origine des Succès, ou la source des Défastres. Sa vue est faite pour ces Objets, & la main, qui prend le Pinceau, pour les peindre, les exprime avec autant de noblesse que d'énergie. Ainsi les *Tite-Lives*, les *Tacites*, les *Sallustes*, ainsi encore les *Comines*, les *Sully*, les *de Thou*, les *Burnets*, consacrerent-ils à la Postérité des Ouvrages immortels.

Mr. de *Watteville*, Emule & Imitateur de ces Homes illustres, par leur Nom & par leurs Ecrits, vient de fournir, avec succès, la même carrière. Débrouillant des Faits très compliqués, des Intérêts peu connus, il nous donne une Histoire intéressante de la Confédération du Corps Helvétique, des Treize Cantons & de leurs Alliés, l'Histoire d'un País où ses Illustres Ancêtres ont souvent occupé les premiers Postes, & d'Evénemens auxquels ils ont eu quelquefois la meilleure part.

Diverses choses rendent cet Ouvrage original & précieux. On y trouve, avec une netteté qu'on chercheroit vainement ailleurs, la Géographie du Moien-âge de la Suisse. Des Généalogies, qui, fondant les droits des Successions, ont servi de Titres à des changemens de Domination, dans certaines Contrées, ou de prétextes à di-
ver-

verfes Guerres dans la Suisse, y font débrouillées, avec une distinction qui ne laisse rien à desirer. L'état de l'Helvétie, au tems de la première Confédération, est un Tableau, qui a demandé des recherches aussi pénibles que difficiles, & qui est présenté avec plus de précision que la Matière ne sembloit le permettre. Enfin la Guerre de Bourgogne est décrite sur des Mémoires sûrs & jusques ici inconnus; en sorte qu'on a en quelque manière une Histoire nouvelle d'Evénemens anciens. Un seul de ces avantages suffiroit, pour doner de la réputation à un Livre.

Ce ne sont pas des avantages imaginaires, attribués sans preuve à un Ouvrage qu'on veut acréditer. L'Auteur rend compte lui-même, dans une courte Préface des Sources nouvelles où il a puisé la lumière qu'il répand.

Esprit juste, il joint à une Narration claire, des Réflexions courtes, mais judicieuses, sur les Evénemens les plus importants. Son impartialité sera aussi reconüe de tous ceux qui liront son Ouvrage sans partialité. Il a suivi la Règle qu'il donne : *Un Historien, dit-il, ne doit laisser apercevoir à ses Lecteurs, ni son País, ni sa Religion, moins encore charger ses Récits de Réflexions,*
qui

qui manifestent ses sentimens particuliers & qui appartiennent moins à l'Histoire, qu'à quelque Système de Politique ou à quelque Livre de Controverse.

Mr. *Freudenberguer*, Pasteur de *Gléresse*, est l'Editeur de cet Ouvrage, à l'impression duquel les occupations de l'Auteur n'auroient pas permis de donner ces soins de détail, toujours si nécessaires. Il a été imprimé à la *Neuveville*, en beaux Caractères & sur de beau Papier. L'Editeur l'a dédié à un des Pères de la Patrie, à S. E. CHRISTOPHLE STEIGUER, Avoier de la République de Berne. L'Ouvrage étoit digne de paroître sous un Nom aussi illustre.

Donons maintenant une Esquisse d'un Livre d'autant moins susceptible d'un Extrait, qu'il est écrit avec beaucoup de précision; mais d'autant plus aisé à lire & à saisir, qu'il est écrit avec ordre.

Les *Helvétiens* descendoient des *Gaulois*. Vaincus par JULES-CESAR, on les vit obéir presque avec le reste du Monde connu aux Empereurs de *Rome*. Ils passèrent ensuite sous la Domination des *Bourguignons* & des *Allemands*, come les *Gaulois* sous celle des *Francs*. Souvent partagés, quelquefois réunis, ils passèrent par divers Etats, sous les *Francs* & les Rois de *Bourgogne*, jusqu'en 1032. que l'Helvétie fut réunie à l'Empire

sous l'Empereur CONRAD. Les Ducs de *Zeringuen*, établis Gouverneurs de la *Bourgogne*, en 1126. par l'Empereur, comprirent l'*Helvétie* dans leur Département. Après la mort de ces Ducs, elle retomba en 1218. sous le Gouvernement immédiat de l'Empire, avec des Privilèges particuliers.

RODOLPH V. de *Habsbourg*, devenu Empereur en 1273. séduit par son Fils aîné ALBERT, Duc d'*Autriche*, conçut le Projet de former un Duché particulier dans l'*Helvétie*, & perdit, par ce Projet ambitieux, son Autorité dans ce Pais. *Albert*, monté sur le Trône en 1298. levant le masque, fit solliciter en 1300. les Trois Cantons, *Uri*, *Schweitz* & *Underwalden*, de se donner à lui, sous prétexte qu'ils étoient entourés par ses Domaines, & que l'Empereur avoit déjà aquis par divers moiens, ou du Clergé, ou des Gentils-homes, plusieurs Fiefs dans ce Pais. Ils refusèrent avec courage. L'Empereur fit semblant de se rendre à leurs remontrances, en leur déclarant, qu'il enverroit seulement des Gouverneurs de la part de l'Empire. Ces Gouverneurs se rendirent bientôt insupportables, par leur Tyrannie. *Gessler*, l'un d'eux, pour éprouver les Habitans d'*Altorf*, autant que pour satisfaire un Orgueil bisarre, ordona qu'on rendroit à son Chapeau, placé sur une Per-

che, les mêmes honneurs qu'à sa Personne. Le refus de *Guillaume Tell*, & les suites de ce refus, sont connus. Il en couta la Vie à *Gesler* en 1307. *Wernher de Stauffach*, Gentil home de *Schweitz*, *Walther Firjt*, d'*Uri*, & *Arnold du Melchthal*, d'*Underwalden*, informés par *Tell* de ce qui venoit d'arriver, s'affermirent dans le généreux dessein de délivrer leur Patrie d'une Tyrannie devenue si insupportable. L'Année suivante 1308. les Peuples confédérés prennent les Armes. Les Chateaux de *Sarnen* & de *Retzberg*, dans le Pais d'*Underwalden*, où étoient deux autres Baillifs Autrichiens, sont surpris. Come l'Empereur se préparoit à saisir le prétexte de cette Confédération, pour se rendre Maître par les Armes d'un Pais qu'il n'avoit pû surprendre par ses sollicitations, il fût assassiné par son Neveu *Jean de Habsbourg*, Duc de *Suabe*. Vainement les Meurtriers se flatèrent-ils de trouver un azile dans les Cantons confédérés; jaloux, il est vrai, de maintenir leur liberté, dit l'Historien, mais incapable de s'en assurer la jouissance par des crimes*.

A la mort d'*Albert*, l'Helvétie étoit diversément partagée. Il y avoit des Etats, qui obéissoient à des Seigneurs particuliers,

des

des Cantons qui étoient démocratiques, des Villes qui étoient libres, come *Zurich*, *Berne*, *Soleure*, *Bâle* & *Schaffouse*. Cet Etat politique de l'*Helvétie*, quelque compliqué qu'il paroisse, est ici très clairement développé*.

A l'occasion de *Zurich* & de son Histoire politique, le Savant Auteur parle des deux Cantons, nommés par *César*, *Tigurinus* & *Urbigenus*, & dans une note † il semble vouloir placer le Canton *Urbigène* dans l'*Argœu*.

Il permettra de faire une petite digression sur un sujet où chacun n'est pas d'accord avec lui. C'est le sentiment de *Tschudi*, publié par *Guilliman*, qu'il a adopté, lequel prétend que le Canton *Urbigène* comprenoit les Comtés de *Lentzbourg*, de *Baden*, de *Habsbourg*, avec le reste de l'*Argœu*, & il place *Orbe*, ou *Urbigène* dans le Canton *Aventique*, qui n'est nommé par aucun Auteur ancien, mais qu'il élève sur de simples conjectures, & auquel il attribue ce que comprenoit beaucoup plus vraisemblablement le Canton d'*Urbigène*, nommé par *César*. *Glaucanus* panche vers l'opinion qui place ce Canton vers la Ville, & la Rivière de ce nom. *Cluvier* donne à l'*Urbigène* tout ce que devoit renfermer l'*Aventique* & l'*Antiquatque*

* Pag. 63, & suivantes. † Pag. 84.

tuatique de *Tschudi*. Selon cet Auteùr le premier comprenoit *Soletre*, *Biemme*, *Avenches*, *Païerne*, *Moudon*, *Orbe* & *Tverdun*; la *Gruière*, le *Haslithal*, le *Sibenthal*, le *Wateverthal*; les Comtés de *Neùchâtel*, de *Valangin*, d'*Arberg* & de *Sbasberg*. L'*Antiquité* s'étendoit depuis *St. Maurice* en *Valais*, le long des bords du *Lac-Léman* & les *Montagnes de Bourgogne*, qui regardent la *Suisse*. *Plantin* a approuvé l'arrangement qui rend à la *Ville d'Orbe* son nom ancien & ses dépendances. *Cellarius* a suivi ce partage dans la *Géographie ancienne*. *Spèner* & *Lauffer*, laissent la *Question* indéçise; & quoi que *Mr. de Bochat* conoisse bien l'incertitude qui reste sur divers points de cette *Question*, cependant il n'hésite point à faire d'*Orbe* la *Capitale* du *Canton d'Urbigène*. En approuvant les idées de cet habile *Home*, il faut avouer qu'il n'est pas aisé de définir l'étendue & les bornes de ce *Canton*.

Diverses raisons autorisent à embrasser ce *Système*, en voici les principales. La première preuve est tirée du nom. Qui ne reconoitroit dans *Urba*, *Urbigenum*, *Orba*, *Orbe*, l'*Urbigène* de *César*? Déjà il n'est pas douteux que cette *Ville* ne soit très ancienne; il n'est pas moins certain qu'elle a constamment porté ces divers noms. Plusieurs

Mo-

Monumens & plusieurs Chartres le prouvent incontestablement ; & peut-être que qui fouilleroit dans les Archives de *Dole*, où celles d'*Orbe* ont été transportées depuis *Nozerai*, y trouveroit de nouvelles preuves de ces assertions. Dans toute l'*Argovie*, il n'est point de nom qui ressemble à celui d'*Urbigène*. On fait cependant que chaque Canton tiroit son nom ou d'une Ville, ou d'un Peuple, ou d'une Rivière, ou de quelque circonstance de sa situation. Ici on trouve une Rivière, qui, sortant du Lac des Rouffes, porte déjà le nom d'*Urba* ; l'*Orbe* vient se jeter dans le Lac de la Vallée de Joux. Là ces Eaux s'engouffrent dans un Abîme ; & d'un Roc qui est au dessous à demi-lieue du Village de *Valorbe* sort une nouvelle Rivière, qui conserve le même nom d'*Urba* ; elle le donne même à la Vallée, qui est appelée *Valorbe* ; enfin elle coule près d'une Ville qui a constamment retenu le même nom. Cette situation ne renverse-t-elle pas le Système de *Tschüdi* ? Où trouver dans l'*Argau* une conformité de nom aussi bien soutenue ? Si l'*Argovie* a fait un Canton ; c'est dans le Moien-âge ; mais rien ne prouve qu'elle ait été un des quatre dont parle *César*.

Outre cette preuve tirée du nom, les
restes

restes d'Antiquité trouvés aux environs de cette Ville font croire, qu'elle a été en effet quelque chose de fort considérable, la Capitale d'une Province. Entre le Chemin de *Valeires* & d'*Tverdun*, aux environs d'un Domaine appartenant à la Ville d'*Orbe*, on ne peut fouiller nulle part, dans les Champs & dans les Vignes, qu'on ne trouve des restes de Bâtimens détruis par un Incendie. Ici ce sont des fondemens; là ce sont des Voûtes; ailleurs des vestiges de Tours; par tout un assemblage de pièces d'Edifices renversés. Quoi, qu'on ait détruit beaucoup de Pavés à la Mosaïque très beaux, soit pour les desseins, soit pour la petitesse des cubes, soit pour la variété des couleurs, il en reste encore une très grande quantité, qu'on peut découvrir çà & là, en creusant quelques-pieds. Lors qu'on a travaillé au Chemin qui, allant d'*Tverdun* à *Ballaigue*, passe près d'*Orbe*, on a enlevé de ces ruines d'Edifices qui ont servi à couvrir la Chaussée. On a trouvé & on trouve encore par tout des Pièces sans nombre, de Marbrés de diverses couleurs, en corniches, ou en plaques polies, mais brisées; des fragmens de *Porphyres*, de *Verdello* & de *Rosso-antico*; des Plâtres blancs & peints. Il y a plusieurs Champs dont le dessous est une sorte de Ciment uni & blanc très dur, soutenu d'une Maçonnerie. Parmi

des débris on a déterré en divers tems des restes d'Aqueducs, des morceaux de Colonnes ou de Piédestaux, des fragmens de Statues, un Panier votif à *Neptune*, rempli de petits Poissons; lequel est à la Bibliothèque de *Berne*, où il a été déposé par un Seigneur Sénateur, qui le possédoit. On a aussi trouvé quelques Vases de cuivre & de terre, & diverses Médailles d'argent & de cuivre, des *Augustes* & des autres Empereurs. Mais nulle part on n'a vu des fragmens si détruits & si manqués. Ce que l'on a reconu peut-être de plus entier, c'étoit une grande Sale carrée en mosaïque, encore soutenue d'un reste de Mur, environée de douze Cabinets, trois sur chaque face; mais à peine ces précieux Monumens furent-ils découverts par les Ouvriers qui travailloient sans précautions qu'ils furent détruits; le pavé tomboit en ruine presque de lui-même. Si on avoit apporté plus d'attention, il n'est pas douteux qu'on n'eut pu conserver encore bien des choses. Il y avoit aussi des Pavés en morceaux de vétrifications de diverses couleurs, dont des Connoisseurs ont vu plusieurs pièces. On ne croit pas qu'on ait découvert aucune Inscription; seulement a-t-on vu un fragment d'une Plaque de cuivre, où il y a quelques traces de Lettres Romaines gravées.

On se flate, que l'on passera cette longue digression d'autant plus aisément que ces Antiquités d'*Urbigène* ne sont point conûes. Pour l'être mieux, il seroit à souhaiter qu'on eut fouillé avec plus de précaution dans tous les environs.

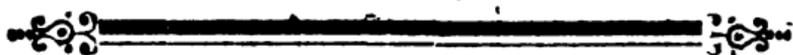
Revenons à la Confédération des Trois Cantons, depuis laquelle les *Helvétiens* commencèrent à porter le nom de *Suisses*. Les troubles de l'Empire suspendirent la vengeance des Ducs d'Autriche. *Louis de Bavière* déclaré Empereur par quelques Electeurs avoit été soutenu par une partie des Suisses. *Léopold d'Autriche*, Frère de *Frédéric*, qui disputoit l'Empire à *Louis*, se chargea de la vengeance de sa Maison. Il assembla une Armée qui fut battue à *Morgarten*, & sa défaite donna lieu à l'Alliance perpétuelle des Trois Cantons déjà unis. Elle fut conclue le 8. Decemb. 1315. Alliance qui est la baze de la Confédération Helvétique. (p. 119.) *Frédéric*, occupé par son Concurrent, conclut trois ans après, une Trêve avec les Suisses. *Lucerne* qui avoit de justes sujets de plaintes contre la Maison d'Autriche entra en 1332. dans l'Alliance des Suisses. *Zurich*, *Berne* & *Bâle*, choisis pour terminer les différens entre *Lucerne* & les Ducs d'Autriche, après la mort de *Frédéric*, décrétèrent une Trêve de trente Mois, qui fut prolongée

de tems en tems. *Berne* étoit restée atachée au parti de *Louis*, qu'elle abandonna, quand il eut été mis par le Pape au Ban de l'Eglise. Une Ligue formidable, soutenue par *Louis*, se forma contre cette République naissante. Les Bernois, sous la conduite de *Rodolphe d'Erlach*, gagnèrent près de *Laupen* en 1339. une Bataille, qui dissipa peu à peu les Princes ligués. Dans ces entrefaites les *Zurichois* étoient déchirés par des Guerres intestines; le Parti vainqueur, pour s'afermir entra enfin dans la Confédération des Suisses en 1351. & les quatre Cantons cédèrent le premier rang à celui de *Zurich*. Le Duc *Albert d'Autriche* menaçant les Suisses, ceux-ci pour éloigner l'Ennemi de leurs frontières, entrèrent dans le Pais de *Glaris*, qui fut reçu come sixième Canton dans l'Alliance la même Année. L'Année suivante ceux de *Zug*, inquiétés par les Confédérés & sans secours de la part d'*Albert*, qui leur conseilla même de se doner à eux, furent aussi admis dans la Confédération, come le 7me. Canton. La même Année, *Berne*, qui depuis une douzaine d'Années avoit étendu ses Frontières par des Achats ou des Conquêtes, fortifia l'Alliance, en se joignant pour former le 8me. Canton. Ce ne fut cependant qu'en 1389. que les Suisses comencèrent à respirer,

ayant conclu avec la Maison d'Autriche une Trêve pour sept ans, dans laquelle il fut stipulé, qu'ils garderoient leur Alliance & leurs Conquêtes. En 1394. cette Trêve fût prolongée pour 20. ans, & l'An 1412. établie pour cinquante autres. Ici finit le quatrième Livre de l'Histoire de la Confédération. Le cinquième qui comence avec le XV. Siècle offre, come le dit l'Auteur, le Tableau singulier d'une nouvelle Guerre en Suisse, aussi remarquable, on peut même dire aussi miraculeuse, que toutes les précédentes, vû l'inégalité surprenante des Parties. (p. 20. *É suiv.*) C'est la Guerre des *Appenzellois* contre l'*Abé de St. Gal* & ses Alliés. Ceux-là furent introduits dans le Corps Helvétique, après avoir fait une Paix avantageuse en 1411. Cinq ans auparavant le Comte & la Ville de *Nelchâtel* avoient été reçûs dans la Combourgeoisie de Berne.

L'Historien parle ensuite des Guerres des Suisses dans le *Milanois*, qui comencèrent à éclorre en 1410. & de la Guerre du Concile de *Constance*, qui coûta le moins de Sang aux Suisses, & qui servit le plus à leur agrandissement. Mais bien-tôt la désunion se mit dans le Corps Helvétique à l'occasion du dernier Comte de *Toggenbourg*, & la Maison d'Autriche profitant de la circonstance chercha à les détruire. C'est le détail

de ces Guerres qui finit le Vme. Livre & le Ier. Volume de cette Histoire. On terminera de même ici ce premier Extrait.



DISCOURS ACADEMIQUES *sur divers Sujets intéressants, relatif à la Religion; prononcés à LAUSANNE, dans les Années 1750. 1751. & 1752. par JEAN ALPH. ROSSET, Min. du St. Evang. Professeur en Théologie, & alors Recteur de l'Académie. A Lausanne, chez Antoine Chapuis, & se vend chez Pierre Verney, Libraire, 1. Vol. 8vo. de 300. pages, compris l'Épître Dédicatoire à EL. EE. les Seigneurs Avoier & Conseil de la République de Berne.*

Cet Ouvrage, qui vient de paroître, dans les comencemens de cette Année, renferme des Discours, qui méritoient bien de voir le jour, vû le choix, la dignité, l'importance des Matières, qui en font l'Objet & la solidité avec laquelle elles sont traitées. Nous en parlerons plus amplement un autre Mois.



LETTRE

De Mr. l'Abé de MONTGON, écrite de Rome, le 30. Janvier. 1754. à Mr. Boufquet, Libraire à Laufanne.

JE suis infiniment sensible aux marques que vous me faites l'honneur de me donner de votre souvenir, à l'occasion de la nouvelle année: Je souhaite que pendant son cours & celui d'une longue vie, vous jouissiez de tout le bonheur possible & d'une parfaite santé. Venons aux Lettres que vous avez la bonté de me communiquer*.

Elles m'ont, je vous assure, paru très nouvelles, & vous avez pensé très juste, quand vous avez soupçonné, que je n'avois aucune part à la première. Je ne sai même quel en peut être l'Auteur; mais sans m'embarasser de faire, pour le conoitre, aucune perquisition, je ne saurois que lui être obligé d'avoir soutenu la cause de ma bone foi, & ma reconnoissance à cet égard seroit entière, s'il ne nous avoit pas, l'un & l'autre, mis
aux

* L'une de Mr. de Montgon du 1er. Octobre 1753. imprimée Journ. Helv. de Novembre, l'autre de Mr. Boufquet en réponse à la précédente, Journal de Décembre.

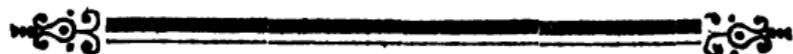
aux prises sans fondement. Je n'ai assurément nul lieu de penser, que vous me vouliez rendre l'Auteur du *Testament du Cardinal Albéroni*, puisque vous savés mieux que personne, que je n'ai pas la moindre part à cet Ouvrage, & j'étois bien éloigné de croire qu'on formât le dessein que je vois qu'on a eû, de m'imputer une passion que je ne ressens nullement. Vous aidez, Monsieur, par la Lettre que vous avez fait inserer dans le *Journal Helvétique*, à prouver la malignité de ceux qui ont inventé cette supposition; mais si avant de la combattre, vous m'aviés fait le plaisir de me consulter, peut-être aurions nous mieux, de concert, manifesté à quel point je suis éloigné de me travestir pour me défendre, & de vous parler ridiculement d'un profit, qui ne m'est jamais entré dans l'esprit. Tout cela ne mérite guères votre attention, ni la mienne, & pour remédier seulement aux impressions que l'on a cherché à donner, & que j'apprends que Mr. de Voltaire autorise, tâchez d'avoir ce qu'il a écrit sur cet Article & me l'envoiez: Je me flate de lui faire changer d'opinion, & de montrer que je n'emploie ni l'artifice ni la fausseté, quand il est question de dévoiler ce qu'on a fait contre moi, qui porte ce caractère. Ce petit Eclaircissement trouvera
mer-

merveilleusement bien sa place dans ce que j'écris, & je vous le comuniquerai.

Les Papiers qu'on m'a fait espérer d'Espagne sont cause que vous n'avez encore rien reçu, je ne laisserai pas, dans le Mois prochain, de vous faire parvenir de quoi entamer la Matière, & ne craignez point qu'elle s'étende au delà du IXme. Tome; il sera le dernier. Je suis toujours &c.

DE MONTGON.

Mr. Boufquet nous assure, qu'il a en mains l'Original de la Lettre ci dessus, pour en justifier l'authenticité à ceux qui pourroient en douter,



S P E C T A C L E S.

LE II. Janvier l'Académie Roïale de Musique remit au Théâtre la Tragédie Lirique de *Castor & Pollux*, qui parût pour la première fois en 1737. On a fait à cette Pièce beaucoup de changemens, que le Public a trouvé très heureux. Les Paroles sont de *M. Bernard*, si conçu par la délicatesse de son Esprit & les charmes de sa Poésie; & la Musique est du célèbre *Rameau*.

Nous donnerons ici un petit Extrait de cette Pièce, qui peut n'être pas connue de la plupart de nos Lecteurs.

Au 1er Acte , le Théâtre représente le Palais de *Pollux* , Roi de *Sparte* , Fils de *Jupiter* & de *Leda* * , avec tout l'appareil d'un Himenée.

La première Scène , qui renferme en peu , de mots , presque toute l'exposition du sujet , est ouverte par *Phebé* ** & *Cléone* sa Confidente.

C L E O N E .

L'Himen couronne vôtre Sœur.

Pollux épouse *Telaire*

Ce pompeux appareil anonce son bonheur ;
Mais j'entens *Phebé* qui soupire !

P H E B É .

Mon Cœur n'est point jaloux d'un sort si glorieux ,
Une autre voix s'y fait entendre ;
Ah ! que n'est-il ambitieux !

Peut être seroit il moins tendre.

Filles du Dieu du jour , par quels présens divers
Le Ciel marque nôtre partage !

Je reçû le pouvoir d'évoquer les Enfers ;
Que *Telaire* obtint un plus doux avantage !

Elle

* *Leda* Femme de *Tindare* , fut aimée de *Jupiter* , qui , selon la Fable , la trompa en se changeant en Cygne , lors qu'elle se baignoit dans le Fleuve *Eurotas* . Elle en conçut un Oeuf qui renfermoit *Pollux* & *Helène* . Elle acoucha en même tems d'un autre Oeuf , qu'elle avoit conçu de *Tyndare* , & qui renfermoit *Castor* & *Clytemnestre* .

** *Phébé* & *Telaire* étoient Sœurs , & Filles du Soleil.

Elle comande aux Cœurs où mon Art ne peut rien ;
 Un coup d'œil lui rend tout possible ;
 Je ne fais qu'étonner ce qu'elle rend sensible ;
 Que son pouvoir est au dessus du mien !
 Que l'Univers la trouve belle ,
 Je le pardone à ses apas ;
 Mais que l'ingrât *Castor* m'abandonne pour elle ,
 Voilà ce que mon Cœur ne lui pardone pas.

C L E O N E.

L'Himen du Roi , qui va rompre leur chaine,
 Doit vous rendre l'espoir de fixer vôte Amant.

P H E B E'.

Elle aura ses regrets, je n'aurai que la peine
 D'espérer encor vainement
 Et si le Roi cédoit aux Larmes de son Frère
 L'objet qui cause son tourment !
 Tu vois ce que je crains ; voici ce que j'espère,
Cléone, en ce moment fatal ,
 Pour venger ma flame ofensée,
 Je leur garde un autre Rival ,
 Et je puis disposer des fureurs de *Lincée* ;
 Son Amour qu'on outrage est tout prêt d'éclater.
 Il veut de ce Palais enlever *Telaire*
 Je la vois . . . Son triomphe augmente mon martyre ;
 Songeons à l'éviter.

Telaire déplore sa situation dans un Monologue. Elle aime *Castor* & elle est sur le point d'épouser *Pollux*. *Castor* arrive pour lui faire ses Adieux. *Telaire* s'en ofense & *Castor* se justifie, en disant, qu'il en a la permission de son Epoux. *Pollux*, qui les observoit, paroît en ce moment. L'Amitié triomphe del'Amour & il cède *Telaire* à *Castor*.

De deux objets que j'aime ,
Je fais deux Amans fortunés.

La Fête destinée , pour les Noces de *Pollux* & de *Telaire* est troublée par un *Spartiate* , qui annonce que *Lincée* ataque le Palais. On quite les Jeux pour courir aux Armes & *Castor* est tué par *Lincée*. *Pollux* se met à la tête de ses Troupes , pour poursuivre le Meurtrier de son Frère.

Au second Acte , le Théâtre représente le lieu de la Sépulture des Rois de *Sparte*. Ce sont des Voutes souterraines où l'on découvre plusieurs Monumens éclairés par des Lampes sépulchrates. On voit dans le lieu principal , un grand Mausolée élevé pour les Funerailles de *Castor* & environé d'un Peuple qui gémit. *Telaire* y vient en Habits de grand deuil & chante ces paroles ;

Tristes apprêts , pales Flambeaux ,
Jour plus affreux que les Tenèbres ,
Astres lugubres des Tombeaux
Non , je ne verrai plus que vos clartés funèbres.

Phébé vient offrir à *Telaire* de tirer par son Art , l'infortuné *Castor* des Enfers , à condition qu'elle le lui cèdera. *Telaire* consent à tout , pourvu que son cher *Castor* renaisse.

Des Chants de Victoire précèdent l'arrivée du Roi , qui vient apprendre à ses Peuples
que

que *Lincée* est immolé : Il s'adresse ensuite
à *Telaïre* :

Princesse, une telle Victoire
Doit adoucir pour vous l'horreur de ce séjour.

T E L A Ï R E.

La Vengeance flate la Gloire,
Mais ne console pas l'Amour.

Pollux ne peut atondrir *Telaïre*, qui semble avoir toujours devant les yeux l'Image de son Amant : Elle espère en la promesse de *Phébé*. Alors *Pollux* animé par la Gloire & par l'Amitié, s'écrie ;

Non c'est en vain qu'elle le tente,
Et c'est encor à moi de réunir vos feux ;
Aux pieds de *Jupiter*, j'irai me faire entendre.
Le Dieu qui m'a donné le jour,
A mon Frère peut le rendre.

T E L A Ï R E.

Ah ! Prince, osés tout entreprendre ;
Montrés qu'aux Immortels vôtre sort est lié.
Jupiter, dans les Cieux, est le Dieu du Tonnerre,
Et *Pollux* sur la Terre,
Sera le Dieu de l'Amitié.

Pollux sort en disant aux Peuples d'occuper *Telaïre* & de charmer ses beaux yeux par le spectacle de la Gloire qu'il vient d'aquérir. Aussitôt les Tombeaux disparoissent, & laissent voir une Campagne agréable, aux environs de *Sparte*. Des Femmes *Spartiates* se mêlent à

la Fête des Guerriers, & forment un divertissement pour célébrer la Victoire de *Pollux*!

Au 3me. Acte, le Théâtre représente le Vestibule du Temple de *Jupiter*, où *Pollux* doit faire un Sacrifice.

POLLUX *seul.*

Présent des Dieux, doux charmes des Humains,
O divine Amitié! viens pénétrer nos Ames:

Les Cœurs éclairés de tes Flames
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins:
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance,
Le tems ajoute encore un lustre à ta beauté;

L'Amour te laisse la Constance,

Et ta ferois la Volupté,

Si l'Home avoit son Innocence.

Le Grand-Prêtre de *Jupiter* vient anoncer la présence du Maître des Dieux. Le Théâtre change & *Jupiter* paroît assis sur un Trône, dans toute sa gloire.

POLLUX à JUPITER.

Ma Voix, puissant Maître du Monde,

S'élève en tremblant jusqu'à toi;

D'un seul de tes regards dissipe mon éfroi;

Et calme ma douleur profonde.

O mon Père, écoute mes Vœux!

L'Immortalité qui m'enchaîne,

Pour ton Fils désormais n'est qu'un supplice affreux.

Castor n'est plus, & ma vengeance est vaine,

Si ta Voix Souveraine,

Ne lui rend des jours plus heureux.

O mon Père, écoute mes Vœux!

J U P I T E R.

Que son retour, mon Fils, auroit pour moi de charmes !

Qu'il me seroit doux d'y penser !

Mais l'Enfer à des Loix que je ne puis forcer ,
Et le sort me défend de répondre à tes larmes.

P O L L U X.

Ah ! laisse moi percer jusques aux sombres bords ,
J'ouvrirai sous mes pas les Antres de la Terre ;
J'irai braver *Pluton* , j'irai chercher les Morts
A la lueur de ton Tonerre ;
J'enchaînerai *Cerbère* & plus digne des Cieux ,
Je reverrai *Castor* , & mon Père , & les Dieux.

J U P I T E R.

J'ai voulu te cacher le sort qui te menace ;
D'un Frère infortuné tu peux briser les Fers ,
Si tu descens dans les Enfers ;
Mais il est ordonné , pour prix de ton audace ,
Que tu prenes sa place :
Tes jours éternels , tes beaux jours ,
Sont trop dignes d'envie.

P O L L U X.

Non , je ne puis souffrir la vie ,
Si *Castor* avec moi n'en partage le cours ;
Je reverrai mon Frère , il verra *Télaïre* ;
Il est aimé , c'est à lui d'être heureux ;
Châque Instant qu'ici je respire ,
Est un bien que j'enlève à son Cœur amoureux.

J U P I T E R.

Avant que de céder au zèle qui t'inspire ;
Vois ce que tu perds dans les Cieux :
Plaisirs , charmes de mon Empire ,
Plaisirs , vous qui faites les Dieux ;
Triomphés d'un Dieu qui soupire.

Les Plaisirs célestes, conduits par *Hébé*,
 entrent en dansant. Ils entourent *Pollux*.
Jupiter se retire ; mais la Fête la plus bril-
 lante & la plus délicieuse, qui ait jamais
 été imaginée, & tous les Plaisirs de l'Olimpe,
 réunis, ne peuvent arrêter *Pollux*.

Au 4^{me}. Acte, le Théâtre représente l'entrée
 des Enfers, dont le passage est gardé par
 des Monstres, des Spectres & des Démons.
 C'est une Caverne qui vomit sans cesse des
 Flames. *Phébé* arrive seule, & après qu'elle
 a évoqué les Esprits & les Puissances magi-
 ques, qui paroissent à sa voix, *Mercuré*
 descend des Cieux & *Pollux* entrent en même
 tems. *Mercuré* dit à *Phébé* qu'elle fait de
 vains efforts, & que le Fils de *Jupiter* aura
 seul l'avantage de pénétrer aux Enfers.
Phébé veut en vain détourner *Pollux* de son
 entreprise. Il est intrépide & conduit par
 l'Amitié. Il se dispose à entrer dans la Ca-
 verne ; tous les Monstres sortent des En-
 fers pour en défendre le passage, ce qui
 donne lieu à un Trio admirable :

Mercuré, Pollux, Phébé.

Tombés, rentrés dans l'Esclavage ;
 Arrêtés, Démons furieux.

<i>Pollux!</i>	Livrés moi	} cet affreux passage,
<i>Phébé.</i>		
<i>Mercuré.</i>	Livrés lui	

P

Pollux.

Pollux. Et redoutés }
Phébé. Et respectés } le Fils du plus puissant des
Mercure. } Dieux.

Les Démons veulent éfraier *Pollux*, par leurs Danfes funeftes & par leurs cris.

Chœurs des Démons.

Brisons tous nos Fers,
 Ebranlons la Terre;
 Embrasons les Airs.
 Qu'au Feu du Tonnerre
 Le Feu des Enfers
 Déclare la Guerre.
 Jupiter lui même
 Doit être soumis
 Au pouvoir fuprême
 Des Enfers unis.
 Ce Dieu téméraire
 Veut-il, pour fon Fils,
 Détrôner fon Frère ?

Les Démons continuent leurs Danfes:
 Les Furiés fortent des Enfers & paroiffent
 armées de Flambeaux & de Serpens. *Pollux*
 combat les Démons. *Mercure* les frape de
 fon Caducée & s'abime avec *Pollux* dans la
 Caverne. *Phébé* eft forcée de refter & la rage
 lui fait dire aux Puiffances magiques quelle
 avoit évoquées :

Si *Cyftor* reprenoit la vie, & fon amour, ...
 Esprits jaloux, Haine fatale,

Et vous que j'appellois pour presser son retour ,
 Ah ! fermés lui plutôt la barrière du jour ,
 S'il doit vivre pour ma Rivale.

Le Théâtre change & représente les
 Champs *Elizées* arrosés par le Fleuve *Léthé*.
 Des Ombres heureuses paroissent dans l'é-
 loignement & *Castor* s'avance seul sur le
 Théâtre. Les Ombres heureuses s'approchent
 en vain en dansant autour de lui , leurs
 plaisirs tranquille , ne le touchent point. Il
 n'est occupé que d'une tendre Amante qu'il
 ne verra plus , & qui lui arrache des regrets.
 Les Danses des Ombres sont interrompues,
 par plusieurs Voix , qu'on entend derrière
 le Théâtre :

Fuiés , fuiés , Ombres légères ,
 Nos jeux son profanés par des yeux téméraires.

Pollux entre & les rassure. Il embrasse en-
 suite son Frère. Cette Scène exprime d'une
 manière des plus touchantes , la tendre
 amitié qui régnoit entre ces deux Frères.
Pollux veut rendre *Castor* au jour & rester à
 sa place dans les Enfers : *Castor* ne peut y
 consentir. Cependant la mort de *Telaire* ,
 que *Pollux* lui annonce come certaine , lui
 fait prendre un parti également tendre &
 héroïque.

CASTOR.

Oui, je cède enfin à tes vœux.
 J'irai sauver les jours d'une Amante fidèle,
 Je renaîtrai pour elle.

Mais puisqu'enfin je touche au rang des Immortels;
 Je jure par le *Stix*, qu'une seconde Aurore
 Ne me trouvera pas au séjour des Mortels.
 Je ne veux que la voir & l'adorer encore,
 Et je te rens le jour, ton Trône & tes Autels.

POLLUX à *Mercure*.

Ses jours son comencés;
 Volés, *Mercure*, obeissés.

Pollux se retire avec les Ombres, qui
 veulent retrem les deux Frères, & *Mercure*
 enlève *Castor* dans un Nuage.

Au 5^{me}. Acte, le Théâtre représente une
 vûe agréable des environs de *Sparte*. Il co-
 mence par une Scène très tendre entre *Castor*
 & *Telaire*. On entend ensuite des Chants
 de réjouissance des Peuples de *Sparte*, qui
 viennent féliciter ces heureux Epoux. *Castor*
 leur dit d'un ton pénétré;

Hélas! vous ignorés que votre atente est vaine.

TELAIRE & le Chœur.

Pourquoi vous dérober à des transports si doux?

CASTOR.

Peuples éloignés vous,
 Vos desirs augmentent ma peine.

Le Peuple fort. *Castor* veut absolument quitter *Telaire*; mais elle le retient toujours. Le tems s'écoule bien vite, quand on est auprès de ce qu'on aime. *Castor* n'a pas rempli son Serment. On entend des coups de Tonnerre. *Telaire* en est éftraïée & s'écrie;

Helas! c'est moi qui t'ai perdu!

C A S T O R.

J'entens frémir les Airs, je sens trembler la Terre,
C'en est fait, j'ai trop attendu.

Ensemble.

Arrête; Dieu vengeur, arrête.

Le bruit redouble.

C A S T O R.

L'Enfer est ouvert sous mes pas
La Foudre gronde sur ma Tête.

Telaire tombe évanouie de frayeur.

Ciel! ô Ciel, *Telaire*, expire dans mes bras
Arrête, Dieu vengeur, arrête.

Une Symphonie mélodieuse succède au bruit de la Foudre. *Jupiter* descend du Ciel, sur son Aigle, & dit à *Castor*:

Les Destins sont contens, ton sort est arrêté,
Je te rends à jamais le Serment qui t'engage;
Tu ne verras plus le rivage
Que ton Frère a quitté:

Il vit, & *Jupiter* vous promet le partage
De l'Immortalité.

Pollux reparoit & annonce la mort de *Phébé*, qu'un malheureux amour a précipité dans les Enfers. Ensuite les Cieux s'ouvrent & laissent voir une partie du Zodiaque. Le Soleil, sur son Char, comence à le parcourir. On voit la place destinée aux Jumeaux. Les Génies, qui président aux Planètes & aux différentes Constellations, occupent les côtés du Théâtre. Dans le fond est le Palais de l'Olimpe. *Jupiter*, *Pollux*, *Castor*, *Telaïre*, le Soleil, tous les Dieux de l'Olimpe & les Génies qui président aux Globes célestes, paroissent ensemble.

JUPITER: à *Pollux* & à *Castor*.

Tant de Vertus doivent prétendre
 Au partage de nos Autels;
 Ofrons à l'Univers des signes immortels
 D'une amitié si pure & d'un amour si tendre.

à T E L A Ï R E.

Et vous jeune Mortelle, embélistés les Cieux,
 Le Sort a complit ses promesses;
 C'est la valeur qui fait les Dieux,
 Et la beauté fait les Déeses.

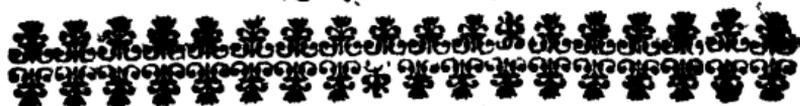
Les Génies, qui président aux Planètes & aux différentes Constellations, forment le divertissement, pendant lequel *Castor* & *Pollux* vont remplir la place qui leur est destinée dans le Zodiaque.

LO.

LOGOGRIPHE.

Voulés vous atraper mes Membres & mon tout ?
 Cherchés, lises, Lecteur, d'un bout à l'autre bout.
 En premier lieu je done une Etofe, un Nom d'Homme,
 Une Epouse de Roi ; quatre Papes à Rome ;
 Un Régent du Roiaume, un Ministre d'Etat
 Qui tint de Louis VII. le Ministériat :
 L'Aliment des Chinois. Dans moi l'on développe
 L'Epoux de Bethsabée, & la fille d'Esopé :
 Des Enfans d'Israel, favorises des Cieux,
 La huitième Demeure, & le Désert fameux
 Ou la Manné céleste apaisa leur famine ;
 Un Sot, un Volatile, une grande Machine ;
 L'Époque respectable au Peuple Musulman,
 D'où l'on compte les jours dans l'Empire Otoman.
 On me voit, d'un côté, Ville de Picardie ;
 Et d'un autre, je suis Rivière en Normandie.
 Aux Pais Coutumiers je résiste à la Loi :
 Veut on le premier Mot pour un Placet au Roi ?
 Un grand Fleuve de France ; Un des Peuples
 d'Afrique,
 Conduit du Sénégal, Esclave en Amérique,
 Ce qu'une Iris coquette expose sans pudeur.
 Voulés vous de mes pieds le nombre & la valeur ?
 On me divise en huit. C'est par moi que l'on drape,
 Et qu'on fronde souvent les Valets d'Esculape.

Les Mots des Enigmes du Mois de Janvier
 sont le FEU & la SANTE'.



T A B L E.

S <i>Uuite des Remarques sur une Ode de Mr. le Franc.</i>	115
<i>Aux Editeurs sur leur Journal & sur quelques Auteurs illustres.</i>	134
<i>Le Bouquet Fable.</i>	158
<i>III. Discours du Spectateur désintéressé.</i>	160
<i>Suite de la Dissertation sur l'Origine, la Religion & les Mœurs des Anciens Séquanois.</i>	172
<i>Assemblée de l'Académie de Besançon.</i>	195
<i>Histoire de la Confédération Helvétique par Mr. de Walteville.</i>	201
<i>Discours Académiques sur divers Sujets intéressans.</i>	215
<i>Lettre de Mr. l'Abé de Montgon.</i>	216
<i>Extrait de la Tragédie lirique intitulée, Castor & Pollux.</i>	218
<i>Logogriphe.</i>	231